

MOHAMMED CHERIF SAHLI



**LE MESSAGE
DE YOUNGOURTHA**

EN-NAHDHA



⊙°∇∩Σ⊙ ⊙°∫Σ∫
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

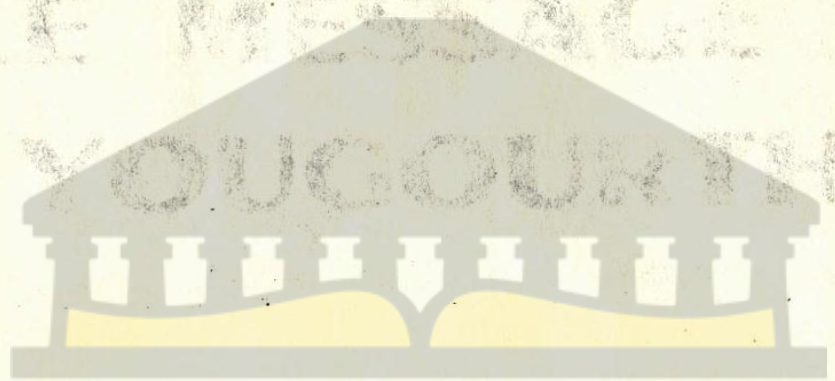
.i / n ÷ λn . . λE ÷ V
= 0Eλ.i

0E K)
5500

.1.0 .1 + 011E X VE 18.12.92

LE MESSAGE DE YOUNGOURTHA

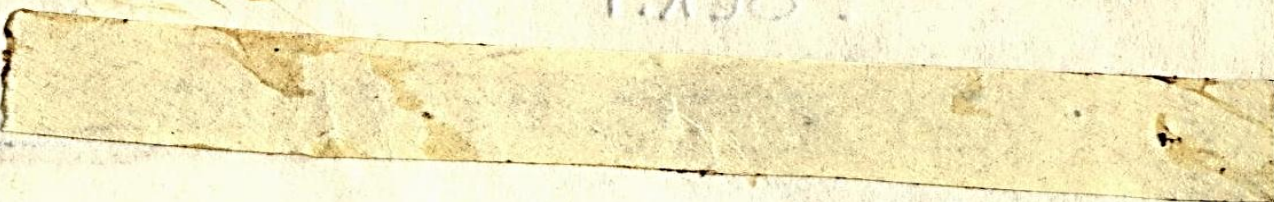
LE MESSAGE
DE YOUNGOURTHA



°°VHΣ°° °°ЖΣψ
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Les Editions Algériennes BIL-MALIDA
3 Rue... Ben M...
ALGER

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100.



LE MESSAGE
DE YONGOURTHA



WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Les Editions Algériennes EN-NAHDA
2 Rue Larbi Ben MHIDI
- ALGER -
- Tous Droits Réservés -

Bibliothèque de Yahia Ahmed

www.asadlis-amazigh.com

EN-NAHDA MOHAMMED CHERIF SAHLI EN-NAHDA

CEUVRES DE SAHLI

1 Le message de Yougourtha (Editions EN-NAHDA) 1947

2 L'histoire de la Yougourtha (Editions EN-NAHDA) 1947
3 La Yougourtha contre les puissances étrangères (Editions EN-NAHDA) 1947
4 Dictionnaire de l'histoire (Maspéro) 1947
5 L'Abd el-Kader, chef de la résistance algérienne (Editions EN-NAHDA) 1947

LE MESSAGE DE YOUNGOURTHA

Le mouvement algérien est un mouvement de libération nationale. Il a pour but de faire disparaître le joug colonial et de rétablir la souveraineté nationale. C'est pourquoi il a été condamné par les puissances étrangères. Mais la répression n'est que le reflet de la violence de ses promoteurs. Ce qui importe, c'est de se débarrasser des influences étrangères, puisa dans l'épreuve et de se battre avec une unité d'engagement et de lutte plus ferme et plus durable. Certains traitent la leçon des événements de mai 1945 en quelques mots : "La prochaine fois, nous ne nous laisserons pas massacrer. Nous nous défendrons". La cause patriotique exigeait le rattachement au mouvement des "muslims" dont la conscience politique s'était ouverte à la faveur d'une répression féroce et sanglante.

Le mouvement algérien a eu la réaction des dirigeants des "Partis de l'Indépendance" et du "Libre" qui ont voulu le condamner.

Déjà parues aux Editions Algériennes EN-NAHDHA

ŒUVRES DE SAHLI

1. **Le message de Juurtha** (Editions EN-NAHDHA 1947)
2. **L'Algérie accuse** (Edition EN-NAHDHA)
3. **Le complot contre les peuples Africains** (Edition EN-NAHDHA)
4. **Décoloniser l'histoire** (Maspéro)
5. **Abd-el-Kader, chevalier de la foi** (réédition l'Algérien en Europe)
6. **L'Algérie accuse ...**

ŒUVRES DU DR KHALDI

7. **Le problème algérien devant la conscience démocratique** (réédition l'Algérien en Europe)

A paraître :

8. **BENNABI**
Les conditions de la Renaissance Algérienne
9. **Ali El HAMMAMY**
- **Les Précurseurs**
- **Idriss**

LE MESSAGE DE YOUNGOURTHA

Préface

Publié en 1947, le "Message de Yougourtha" est essentiellement un livre de combat dans le cadre de la longue lutte du peuple algérien pour son indépendance nationale.

On sait que dans les dernières années de la guerre mondiale naquit et se développa un large mouvement de masse autour des "Amis du Manifeste et de la Liberté". Porteur des grands espoirs de tout un peuple, ce mouvement était coridamn   à l'échec par son manque de structures consistantes, de cadres éprouvés et qualifiés, par les hésitations d'une direction en grande partie bourgeoise et légaliste. Incapable de déjouer les tentatives d'infiltration et les provocations policières du régime colonial, il devait succomber sous la sanglante répression de mai 1945. L'ordre colonial prit peur et recourut à la terreur et au massacre pour faire reculer la marée populaire en faveur de la liberté.

Mais la répression n'eut pas les effets escomptés par ses promoteurs, du moins en ce qui concerne le peuple. Celui-ci loin de se détourner des aspirations nationales, puisa dans l'épreuve et les sacrifices une volonté d'engagement et de lutte plus ferme et plus résolue. Certains tiraient la leçon des événements de mai 1945 en quelques mots : "La prochaine fois, nous ne nous laisserons pas massacrer. Nous nous battons". La cause patriotique enregistr  it le ralliement de nombreux cadres "assimilés" dont la conscience politique s'était réveillée à la faveur d'une répression raciste et aveugle.

Tout autre fut la réaction des dirigeants des "Amis du Manifeste et de la Liberté". Au lieu de conclure

que le pouvoir colonial avait frappé durement parce qu'il se sentait menacé par cet ébauche de front national dont il ne pouvait sous-estimer le potentiel révolutionnaire, ces dirigeants furent obsédés par l'idée d'éviter à tout prix un nouveau 8 mai 1945. L'un des plus éminents, à qui nous vantions les vertus d'un front national qui se développerait à partir de toutes ces expériences vécues et assimilées, s'empressa d'accuser de tous les péchés ses partenaires au sein des "Amis du Manifeste et de la Liberté". Puis il ajouta, non sans quelque effroi d'apocalypse : "Tu veux que je m'unisse à ces fascistes ? Jamais de la vie, car ce serait un nouveau 8 mai !".

Ainsi se formèrent plusieurs partis rivaux, incapables d'une action concertée, ne répondant pas à l'attente populaire, mais entrant objectivement dans les vues du pouvoir colonial résolu à jouer alternativement du bâton et de la carotte. Et c'est ainsi que les forces organisées s'épuisèrent à poursuivre un mirage électoral et finirent par dégoûter le peuple en qui mûrit peu à peu l'idée de l'action directe. Mais que le déclenchement de la guerre de libération eût été le fait de milliers de patriotes vivant dans la clandestinité plutôt que d'un mouvement politique lié aux masses, cela n'a pas manqué de peser sur le destin du Front de Libération Nationale pendant et après la guerre.

Aux pessimistes et aux défaitistes de 1947, le "Message de Yougourtha" visait à montrer que la lutte pour la liberté avait des racines trop profondes dans l'histoire de notre pays pour être sérieusement affectée par un revers passager. Aux réformistes enclins à attendre une indépendance octroyée par un colonialisme transfiguré, il rappelait le dur et inévitable chemin de la lutte armée qu'avaient emprunté tant de générations et qu'allaient emprunter de nouveau avec succès les héros du 1er Novembre 1954. Enfin, de la résistance de Yougourtha, il dégagait certains enseignements: nécessité d'une large union des forces patriotiques, d'une vigilance constante,

d'une action rationnelle, méthodique et imperméable aux interférences de certains groupes sociaux tels que la famille et les clans.

Ce livre, n'est-il pas trop marqué par les circonstances ? c'est aux lecteurs de la 2e édition de dire s'il représente plus qu'un intérêt historique ou s'il garde encore quelque chose de vivant qui puisse aider à aborder et à comprendre d'autres problèmes d'aujourd'hui et de demain.

Mohamed-Chérif Sahli

Pékin le 25 septembre 1968

CHAPITRE I

LE PAYS D'AMAZIR

I. - La Terre

De Tanger au golfe des Syrtes, d'Alger au Hoggar, un vaste pays s'étend, fort bien délimité et caractérisé. On dirait presque une île. Il a pour frontières le désert au sud, au nord et à l'ouest, la mer et l'océan. Mais, à l'est, heureuse exception, le plateau de Katabathmoun le rattache à l'Égypte et à l'Asie plus qu'il ne l'en sépare. C'est ici que la nature est un état d'âme.

Sur ses autres frontières, notre pays, malgré toutes les invasions, a su se fermer aux influences étrangères et sauver son originalité propre. Huit siècles de domination romaine n'ont pas eu plus d'effet sur son âme qu'un vent léger sur le miroir des eaux. De Rome il ne reste plus chez nous que des pierres qui portent la figure éternelle du paysan maghrébin. Ce fellah de jadis et d'aujourd'hui, solide à son poste, et qui, ferme comme le roc, résiste et survit à toutes les tempêtes.

De l'Est, frontière ouverte, symbole de confiance, il reçut le souffle rénovateur de l'Islam. L'avènement de l'Islam est le fait essentiel de notre histoire. Admirable complément du génie africain, il apportait à notre peuple la loi génératrice d'idéal et d'union et qui, réalisant le vœu de Yougourtha, allait forger, au temps des Almohades, un Maghreb puissant et éclairé.

Le trait dominant de ce pays, c'est sa profonde unité. Evidente sensible aux yeux de tout homme de bonne foi et que seuls contestent les impéria-

listes. Pour les besoins de leur cause, ils imaginent une mosaïque de peuples divers, voués au joug de l'étranger, l'Algérien au Tunisien, le Tunisien au Tripolitain. Ils ne prouvent rien, si ce n'est qu'ils restent fidèles à la vieille formule : "Diviser pour régner".

Ces manœuvres n'ont pas échappé à l'attention d'un grand savant anglais (1) qui s'exprime en ces termes : "Il faut insister sur le fait que les Etats septentrionaux (Maroc, Algérie, Tunisie, Libye), constituant des unités politiques, sont une création tout à fait artificielle du point de vue anthropologique, leurs frontières ne coïncidant ni avec des divisions géographiques ni avec des divisions ethniques".

L'unité de notre pays est inscrite dans son relief, son climat, son sol, le sang et l'âme de ses enfants. Ce n'est pas l'unité artificielle qui naît de l'uniformité administrative, mais l'unité dans la diversité, l'unité vivante qui respecte les nuances et sauvegarde la richesse du réel.

Terre des contrastes, où en apparence les tons, les formes et les êtres s'opposent et se heurtent. Montagnes grandioses et farouches rappelant celles de l'Europe, vallées méditerranéennes, steppes asiatiques, déserts africains,

il semble que l'on soit ici au carrefour de trois continents.

Mais à ne considérer que le détail des choses, on perd de vue l'ensemble : "Les arbres cachent la forêt".

Parallèles à la mer, les chaînes de l'Atlas ne sont pas un obstacle, mais un trait d'union. C'est ce qu'exprime fort bien la fière réponse des Iflissen aux menaces de Bugeaud : "Nous nous battons et, si le sort ne nous est pas favorable, nous suivrons nos montagnes jusqu'à Tunis, où beaucoup des nôtres

(1) Seligman "Les Races de l'Afrique".

servent dans l'armée beylicale".

Inscrite dans les âmes et dans les choses, cette unité a été façonnée par le drame gigantesque qui remplit toute l'histoire nord-africaine. C'est la lutte millénaire de notre peuple pour sa vie et sa liberté. Lutte contre les éléments et les hommes. Contre l'emprise du soleil et contre les envahisseurs.

Il est des lieux où souffle l'esprit.

Il est des lieux où souffle la tempête. Bretagne où tout est marqué par le duel impitoyable que se livrent l'homme et l'Océan : végétation rabougrie, caractères farouches et fermés. Afrique où rien n'échappe à l'immense et écrasante présence du soleil.

Pour l'Africain, le soleil ce n'est pas seulement le ciel bleu, le jeu des ombres et des lumières, la féerie des couleurs, la douceur de vivre. Il éclaire, mais il éblouit et aveugle; il réchauffe, mais il dessèche et brûle. Dans maintes régions de chez nous, le sol reçoit assez d'eau dans l'année. Mais les pluies torrentielles s'évaporent très vite sous l'ardent soleil ou s'en vont à la mer finir leur vaine et brève carrière.

La préhistoire nous a révélé un Sahara, pays de savanes, foyer de civilisation. Mais depuis des siècles, notre terre assoiffée devient plus aride, le désert avance vers le nord. Certes, il suffit d'un peu d'eau pour multiplier la vie sur les étendues desséchées. Mais, si le Nil a sauvé l'Egypte, le Maghreb ne se maintient que par l'effort inlassable de son peuple luttant contre ce péril mortel par le reboisement et l'irrigation.

C'est dire que la nature n'a pas chez nous la prodigalité des tropiques ni la facilité des climats tempérés. Il faut tout conquérir sur les éléments.

Ainsi pourvu de richesses moyennes, et de côtes inhospitalières, notre pays aurait pu vivre libre et

indépendant, à l'abri des convoitises étrangères. Et pourtant jamais pays n'a subi tant d'invasions au cours de siècles.

Ses faiblesses internes et sa position stratégique ont facilité l'entreprise des premiers conquérants.

Qu'était donc notre peuple en ces temps lointains, pour n'avoir pas su garder en ses mains la clef de ses destinées ?

II. - L'Homme

Beaucoup de sottises ont été écrites et répétées sur nos origines. On veut faire de nous un ramassis de races diverses où se retrouvent les différents conquérants. Chacun sait aujourd'hui que seul l'apport arabe a été sérieux. Encore n'a-t-il pas eu l'importance qu'on lui attribue, parce qu'il était avant tout l'expansion d'une religion et d'une culture. Pour s'implanter dans le Maghreb, l'Islam n'avait pas besoin de ces masses d'hommes qui mobilisent les conquêtes impérialistes. Il suffit d'une poignée de missionnaires dont la relève était assurée par l'innombrable armée des néophytes qui allaient propager la foi nouvelle.

On peut donc affirmer que le visage de notre peuple n'a pas changé au cours des siècles. Comme au temps d'Hérodote, nous retrouvons trois types d'hommes : le Nordique au teint clair, le Méditerranéen au teint brun, et le proto-Egyptien au teint bronzé. Types rarement à l'état pur, mais dont le mélange constitue l'essentiel de notre peuplement. Fait curieux, blonds ou bruns, ces différents types présentent un caractère commun : les pommettes saillantes.

Nos origines ont donné lieu, chez les auteurs anciens, à toutes sortes de légendes qui relèvent de la fantaisie ou de l'enfantillage. En réalité, la préhistoire et l'histoire ne fournissent aucune indication précise permettant de conclure à quelque invasion

européenne ou asiatique. On comprend d'ailleurs à quels mobiles obéissaient de telles inventions. Effort des dominateurs pour justifier leur présence en nous faisant croire que nous sommes des étrangers en ce pays. Désir, chez certains des nôtres, ayant des âmes de vaincus, de se retrancher de notre communauté nationale.

Tout cela n'a qu'un intérêt psychologique. Mais au regard de la science, **l'africanité** de notre peuple n'est pas douteuse. Il est superflu d'imaginer des invasions pour peupler une Afrique qui, plus encore que l'Asie, apparaît aujourd'hui comme le berceau de l'humanité.

Il suffit de rappeler les origines africaines de l'homme de Cro-Magnon, qui occupe une place si importante dans la préhistoire humaine.

Que le Maghrébin soit un autochtone, c'est ce que soulignent sa vocation terrienne, sa fidélité à lui-même, qu'aucune épreuve n'a jamais pu entamer, son inébranlable attachement à une patrie qui est pour lui la seule qu'il ait jamais connue, et qu'il appelle en toute simplicité "le Pays".

Le Pays ! Non pas un pays sans nom. Mais Libye, Numidie, Maurétanie n'étaient que des noms de provinces accolés à un grand pays par les envahisseurs comme pour le rapetisser ou le dépouiller de sa personnalité. Les Arabes, au contraire, témoignèrent d'une extraordinaire sagacité en adoptant le vocable "Berbers" qui n'était autre que le mot "Barbars" dont les Romains d'Afrique se servaient pour désigner ceux de nos ancêtres qui demeuraient encore libres et irréductibles. En étendant ce terme à l'ensemble de notre peuple, les libérateurs arabes rendaient hommage à ceux qui n'avaient pas douté de la liberté. Et c'est là le signe d'une harmonie pré-établie entre le génie arabe et le génie berbère, dont l'heureuse fusion allait donner naissance à un type d'homme nouveau : le Maghrébin. Cela est si vrai

qu'aujourd'hui les berbérophones sont les meilleurs défenseurs de la culture arabe.

Ces indomptables Berbères étaient les héritiers des Imaziren, dont le nom signifiait : hommes libres, du pays d'Amazir. La piété de nos fellahs appelle encore "Tamazirt" telle modeste terre, fragment d'une patrie qui fut jadis grande et libre.

Amazir, terre des hommes libres, n'est plus. Mais le Maghreb conserve son héritage et porte ses espérances. Mais le Maghrébin a su garder et enrichir d'un sens nouveau toutes les antiques vertus physiques et morales de notre race.

Certes, nous n'avons pas la naïveté de croire que rien n'est changé depuis des siècles. Parlant de notre pays et de ses habitants, qu'il connaissait bien, Salluste s'exprime en ces termes : "La mer y est orageuse, les côtes offrent peu de ports, le sol y est fertile en grains, abondant en pâturages, dépouillé d'arbres : les pluies et les sources y sont rares. **Les hommes y sont robustes, légers à la course, durs au travail; à l'exception de ceux que moissonne le fer ou la dent des bêtes féroces, la plupart meurent de vieillesse, car rien n'y est plus rare que d'être emporté par la maladie.**" (Guerre de Yougourtha, trad. de la collection Budé, P.57).

Il nous serait difficile, aujourd'hui, de reprendre sans réserve cette description idyllique. Le règne du colonialisme, c'est le triomphe de la misère et des maladies de carence, la lente et progressive extermination des peuples subjugués. La mort plane sur les berceaux, et les survivants, débilités par la faim, subissent de rudes assauts : épidémies, maladies longtemps ignorées, comme la tuberculose ou la syphilis.

Malgré tant de dures épreuves, la vitalité de notre race est sauvée sa fécondité lui assure un accroissement régulier, qui déjoue les calculs des colonia-

listes et provoque leur inquiétude. Et nos hommes sont toujours "robustes, légers à la course et durs au travail".

c'est aussi Salluste qui relève l'indomptable fierté de nos ancêtres, inaccessibles à toute forme de servilité : "Les Numides, dit-il, ne peuvent être enchaînés ni par la crainte ni par les bienfaits".

Le Maghrébin n'aime pas les chaînes de l'oppression, fussent-elles dorées. Il place la liberté au-dessus de tout et ne conçoit pas qu'elle puisse être l'objet d'un abandon ou d'un troc. De là son intransigeance morale qui explique des mouvements religieux et sociaux, tels que le donatisme. De là son mépris de la mort, source d'une bravoure légendaire et du sublime sacrifice des "Imseblen".

La longue résistance nationale à la conquête française offre maints exemples pour illustrer le mot de Salluste. Les Français usèrent souvent, mais en vain, de la menace ou de la promesse pour venir à bout des nôtres.

C'est Bugeaud sommant les Iflissen de se soumettre, les avertissant qu'en cas de refus il incendierait leurs villages, couperait leurs arbres et brûlerait leur récolte. La réponse de Iflissen fut : "Nous sommes prêts à nous battre, quoi qu'il advienne". Une belle réponse, rédigée en termes nobles et dignes, qui aura un jour sa place dans le livre d'or du Maghreb.

En février 1942, c'est le Gouverneur général français qui faisait offrir au meilleur lieutenant d'Abdelkader, Mohammed Ben Allal, une somme de 500,000 francs, la restitution de ses vastes propriétés et une pension annuelle de 50.000 francs s'il consentait à se soumettre à l'autorité de la France, c'est-à-dire, à trahir son pays. Et le général Changarnier, qui rapporte ce fait, ajoute : "La réponse de ce noble ennemi, que j'avais refusé de marchander, arriva le 12 Mars, au moment où nous allions com-

mencer une longue promenade dans la belle forêt d'orangers qui entoure la ville (Blida). Nous la fîmes lire deux fois de suite par notre interprète, et le début se grava dans ma mémoire".

Le voici :

"Du Djebel Dacla à l'Oued Foddah, je commande, je tue, je pardonne. En échange de ce pouvoir que j'exerce pour la gloire de Dieu et le service de mon sultan (Abdelkader), que me proposez-vous ? Mes Etats, que la poudre me rendra comme elle me les a pris, de l'argent et le nom de traître". (1)

Ainsi, des fellahs des Iflissen au grand seigneur Ben Allal, le langage peut varier, mais le sentiment est le même, parce qu'il exprime une constante de l'âme maghrébine : l'amour farouche de la liberté considérée comme quelque chose de plus précieux que tous les biens de la terre, de plus précieux que la vie même. Et c'est pourquoi, pour reprendre le mot de Salluste, les Maghrébins "ne peuvent être enchaînés ni par la crainte ni par les bienfaits".

Haine de l'oppression, mais aussi haine de la tyrannie; de là, chez notre peuple, ce réflexe égalitaire qui, depuis les temps les plus reculés, a su souvent prévaloir dans notre organisation sociale et politique.

Ni hiérarchie ni subordination. Le salut apparaît dans une sorte d'atomisme qui pousse l'égalité jusqu'à l'anarchie. C'est le régime des clans, des "çofs", fondé sur l'antagonisme des familles, des villages, des tribus,. Cette universelle opposition aboutit à un état d'équilibre excluant tout pouvoir tyrannique, mais elle implique aussi un état de guerre latent, peu propice aux activités créatrices et limitant le labeur de l'homme à la production du maximum nécessaire à la vie. Economie fermée, incapable de créer ce surplus de richesses

(1) Changarnier "Mémoires". P.219

dont le trafic permet la fondation de cités puissantes et conquérantes comme Carthage et Rome. Poussière d'entités politiques qui s'affaiblissent en se neutralisant mutuellement, mais ne peuvent se grouper pour une action commune. Le régime des clans confère une grande vulnérabilité au corps social, s'oppose à l'union de ses forces contre l'agression étrangère et facilite les trahisons.

Cette faiblesse inhérente au système des "çofs" a longtemps mis en échec l'unité profonde de notre peuple, lui a valu la servitude et a souvent entravé ses efforts de libération. Elle explique en particulier pourquoi notre pays, originellement libre, ne sut pas empêcher les Phéniciens de s'installer sur nos côtes, de devenir des maîtres après avoir été des hôtes payant tribut.

CHAPITRE II

CARTHAGE OU LE CANCER IMPERIALISTE AU FLANC DU MAGHREB

Quand on parle des Phéniciens, on pense tout d'abord aux Carthaginois. Pourtant entre le premier contact des Phéniciens avec l'Afrique et la naissance de Carthage, il s'était probablement écoulé près de trois siècles.

Selon Diodore de Sicile (1) "les Phéniciens qui, depuis une époque lointaine, naviguaient sans cesse pour faire le commerce, avaient fondé beaucoup de colonies sur les côtes de la Libye et un certain nombre d'autres dans les parties occidentales de l'Europe".

Il serait faux d'imaginer les Phéniciens débarquant en Afrique pour conquérir le pays et subjuguier les habitants. Mais sous la poussée des circonstances et en vertu de la logique interne de tout impérialiste, ils durent être amenés à transformer

1) Cité par Stéphane Gsel in "Histoire ancienne de l'Afrique du Nord - Tome I", page 359.

de simples escales en comptoirs permanents, puis à étendre leur empire sur

l'arrière-pays, dont les ressources en hommes et en matériel étaient nécessaires pour soutenir leur expansion commerciale et maritime.

Les témoignages anciens s'accordent pour situer vers la fin du 12^e siècle avant l'ère chrétienne l'établissement des premières colonies phéniciennes sur le littoral africain : Leptis (entre les deux Syrtes), Hadrumète (Sousse), Utique (dans le Delta de la Medjerda), Hippo Diarrhytus (Bizerte), Hippo Regius (près de Bône) et Lexus (El-Araich sur la côte atlantique du Maroc). Ces colonies avaient été fondées en des lieux qui offraient un abri sûr ou un riche hinterland.

Ce qui attirait les Phéniciens si loin de leur patrie, c'étaient les mines d'argent du Sud de l'Espagne, dont le métal précieux prenait le chemin de l'Orient. Stéphane Gsell suppose que pour retourner chez eux ils suivaient le littoral libyen, profitant d'un fort courant qui longe cette côte et favorisant la navigation d'ouest en est.

Escales pour les navires revenant d'Espagne, comptoirs permanents entretenant un certain trafic commercial avec les libyens, ainsi naquirent les premières colonies phéniciennes entre l'Atlantique et les Syrtes.

Mais ces divers établissements n'eurent aucune influence sérieuse sur le destin du Maghreb. Si malgré des origines et une existence obscures, elles échappent à l'oubli, c'est parce qu'elles apparaissent comme des précurseurs de Carthage qui, durant près de sept siècles, allait jouer un rôle prépondérant dans l'histoire de notre pays.

L'historien n'a pas à retenir la légende de la princesse Didon fuyant les cruautés de son frère Pygmalion pour fonder avec ses compagnons une cité nou-

velle, ni celle de la peau de bœuf servant à délimiter l'emplacement de la future Carthage et qui avait été astucieusement découpée en fines lanières pour gagner du terrain.

L'on admet que Carthage fut fondée par des colons tyriens dans les années 814-813 avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire soixante-cinq ans avant la naissance de Rome, appelée à devenir son ennemie mortelle.

En payant un tribut annuel, les Carthaginois reconnaissaient la souveraineté du Maghreb. Mais ils devaient subir cette sujétion avec l'espoir secret de s'en débarrasser un jour et de conquérir leur liberté d'action.

En fait, il y avait, d'ores et déjà, sur notre sol, la cellule-mûre d'un cancer impérialiste menaçant l'indépendance de notre pays.

Comment expliquer que notre peuple eût toléré, avec cette intrusion étrangère, un état de choses gros de périls pour ses libertés ?

Peut être fut-il trompé par le précédent des autres colonies phéniciennes, dont l'activité strictement commerciale n'était pas sans profit pour les Maghrébins. S'il avait été un peuple de marins et de commerçants, il eût changé radicalement la courbe de son destin et écarté de nos rivages l'avidité des nations de proie. Mais par sa vocation terrienne, par sa répugnance pour la mer, il faisait apparaître comme nécessaire et utile le concours d'intermédiaires dans ses rapports avec les autres pays.

Du reste, le comportement des Carthaginois, dans les débuts, n'était pas de nature à éveiller sa méfiance.

En effet, Carthage fut, jusqu'au VI siècle, une puissance maritime. Elle avait tourné vers l'exté-

rieur ses ambitions et sa volonté de puissance. Elle voulut s'assurer la maîtrise de la Méditerranée occidentale et réussit à écarter les Grecs des côtes du Maghreb, du Sud de l'Espagne, de la Corse et de la Sardaigne. Mais elle ne put les déloger de la Sicile où elle essuya même de graves échecs à plusieurs reprises.

Précisément, c'est à la suite du désastre d'Himère (480) que Carthage décida de sortir de ses murs pour se donner un peu d'air. Dans les années 475-50 elle fit une guerre heureuse à nos ancêtres. Ayant obtenu l'abolition du tribut, elle eut les mains libres pour entreprendre l'agrandissement de son territoire africain.

Rapprochement curieux, les Français n'envisagèrent l'occupation complète et définitive de l'Algérie qu'après la défaite de la Macta qui leur avait été infligée par les troupes d'Abd-El-Kader. Auparavant ils ne parlaient que d'une occupation restreinte et provisoire.

En ce qui concerne les mobiles de l'expansion carthaginoise à l'intérieur de la Tunisie, l'explication de Stéphane Gsell nous paraît plausible. La conquête de l'hinterland devait permettre à Carthage d'assurer son ravitaillement, de créer un réservoir d'excellents soldats pour soutenir sa puissance maritime et de doter son aristocratie de vastes domaines pouvant constituer une source de revenus sûrs.

Les renseignements précis nous manquent sur l'étendue de son territoire et le caractère effectif de sa domination. Toutefois on admet généralement que les limites occidentales de son empire coïncidaient avec celles de la Tunisie actuelle, de Tébessa à Tabarka.

On ignore comment étaient administrés ses sujets tunisiens, mais on sait qu'elle les accablait d'impôts et qu'elles les enrôlait de force dans ses ar-

mées. La réputation de la cavalerie maghrébine dite numide lui venait du rôle décisif qu'elle avait joué dans maintes victoires carthaginoises ou romaines.

Sur les frontières de son empire, Carthage sut s'entourer d'alliés ou plutôt de vassaux. Les prétendus alliés, en effet, ne pouvaient se détacher de cette alliance sans se mettre en état de rébellion. En cas de guerre ils étaient tenus de fournir des auxiliaires à Carthage. Parfois ils recevaient même des garnisons carthaginoises dans leurs villes. Bien plus, en 247, Theveste (Tébessa) dut livrer 3000 otages au général Carthaginois Hannon comme gage de sa fidélité.

La politique de Carthage fut longtemps facilitée par l'absence des grands Etats au Maghreb. Lorsqu'elle se trouva plus tard en face de chefs puissants qui entendaient traiter d'égal à égal, elle usa habilement de la corruption et livra les filles de son aristocratie aux notables maghrébins.

La civilisation carthaginoise trouva un écho dans cette aristocratie maghrébine qui, peu à peu, s'était dégagée du régime égalitaire primitif. Nos féodaux de l'époque étaient flattés d'écrire et de parler le punique, d'épouser des Carthaginoises et de donner des noms carthaginois à leurs enfants.

Mais, bien que manquant de cadres éprouvés, le peuple, demeuré irréductible, se dressa souvent contre l'impérialisme carthaginois pour reconquérir sa liberté.

CHAPITRE III

LA LUTTE DES PATRIOTES TUNISIENS CONTRE L'IMPERIALISME CARTHAGINOIS

Alors que la Tunisie subissait la domination de Carthage, le reste du Maghreb était libre.

Durant des siècles, les patriotes tunisiens combattirent seuls pour se libérer du joug de l'étranger.

Leurs frères de race étaient trop loin pour les aider, insuffisamment organisés et parfois abusés par des chefs indignes, à la solde de l'ennemi.

Dans ces conditions, que pouvaient le nombre et la foi contre une puissance redoutable par ses richesses, ses armées et sa flotte ? La lutte était inégale.

Il fallait donc attendre que Carthage fût affaiblie par des revers pour lui porter le coup de grâce.

En 396, lors du désastre subi devant Syracuse en Sicile, le général Carthaginois Himilcon avait lâchement abandonné les Africains qui faisaient partie de ses troupes pour s'enfuir, avec ses concitoyens. Cette trahison suscita une vive indignation parmi les Tunisiens qui avaient d'autres griefs contre leurs oppresseurs. Ce fut le signal d'une grande insurrection nationale à laquelle auraient participé deux cent mille hommes. Chiffre probablement exagéré, mais qui exprime l'ampleur du mouvement. Victorieux dans plusieurs combats, les Tunisiens s'emparèrent de Tunis et marchèrent sur Carthage, la bloquant étroitement. Mais il y avait une fissure dans ce blocus. Libre du côté de la mer, Carthage pouvait être ravitaillée par ses colonies de la riche Sardaigne. A l'abri de ses remparts, elle était donc en mesure de subir impunément un long siège. Par contre, les assaillants, en raison même de leur nombre, se trouvaient en face de problèmes difficiles à résoudre. Ils ne pouvaient indéfiniment maintenir leur pression. Ils manquaient de chefs, de cadres, d'organisation et de discipline pour assurer la subsistance et la cohésion d'une si grande masse d'hommes. En outre l'or de Carthage sut entraîner assez de défections pour amener finalement les insurgés à se disperser.

Au cours du IV^e siècle il y eut d'autres révoltes de moindre envergure sur lesquelles nous n'avons pas de données précises.

Mais au IIIe siècle, de nouveau, le vent de la révolte secoua toute la Tunisie, faisant trembler Carthage. Il s'agit d'une véritable guerre de libération nationale que les historiens appellent "Révolte des mercenaires", mais dont les mercenaires n'étaient que la cause occasionnelle et les auxiliaires.

De la première guerre dite punique, Carthage sortait épuisée, les caisses vides, alors qu'il fallait payer à Rome une lourde indemnité de guerre. De la Sicile perdue, vingt mille soldats refluaient, qui réclamaient en vain le remboursement du blé qu'ils avaient consommé là-bas.

Et Carthage de pressurer davantage ses sujets tunisiens, leur confisquant la moitié de leur récolte, jetant en prison ceux qui n'avaient pu payer. Fait plus grave qui souleva l'indignation de tout le pays, trois mille soldats d'origine tunisienne furent crucifiés pour avoir déserté la cause de leurs oppresseurs.

Pour les patriotes tunisiens, c'était le moment de passer à l'action. Ils réussirent à s'assurer le concours des mercenaires en leur payant tout l'arriéré de solde qui leur était dû par Carthage. Et ce fut, durant plus de trois ans, une guerre impitoyable sous la conduite du chef tunisien Mathô (240-237).

Bien qu'assez respectueux de la vérité historique, Flaubert commet dans "Salammbô" une lourde erreur psychologique en négligeant le caractère patriotique de ce conflit et en l'agrémentant d'une intrigue romancée. La guerre sainte contre Carthage devait être l'unique pensée de Mathô, et ses frères de combat n'eussent pas toléré chez lui la moindre déviation.

Soixante-dix mille hommes assiégèrent Utique et Bizerte (240) après avoir occupé l'isthme de Carthage et Tunis. Malgré l'habile intervention du fameux Hamilcar, Carthage était en danger. Disposant

de forces réduites par la défaite et la sédition, en face d'une révolte cette fois bien organisée, elle eût succombé sans une aide extérieure.

Une fois de plus, elle sut jouer des divisions de nos ancêtres. Et le traître Naravas lui apporta le concours précieux de la cavalerie numide.

Mais, fait étrange, Rome, son ex-ennemie, vint à son secours d'une manière encore plus efficace.

A priori, on aurait pu penser que l'intérêt de Rome était de profiter du conflit pour étrangler Carthage. Et si elle ne jugeait pas utile d'intervenir directement, elle aurait pu néanmoins arriver à ses fins en appuyant les insurgés. De fait, au début, elle ravitailla ces derniers. Malheureusement, ce n'était chez elle qu'une sorte de chantage pour obtenir de Carthage la cession de la Corse et de la Sardaigne, et une nouvelle indemnité de guerre. Carthage aux abois dut s'incliner. Mais elle ne perdit rien au change puisque, tournant casaque, Rome lui ouvrit un large crédit, facilitant son ravitaillement, l'autorisant même à recruter des mercenaires en Italie. Par contre, l'aide aux insurgés cessa (239).

Ainsi le jeune impérialisme romain ne se sentait pas encore assez fort pour prendre partout la succession de Carthage. Il lui accordait un sursis et faisait cause commune avec elle contre les forces naissantes de la liberté.

C'est le système de "l'homme malade" qui permet de sauvegarder l'avenir tout en préparant une nouvelle poussée impérialiste. Plus tard, avec l'agonie de Carthage, Rome allait jeter le masque.

Forte de cet appui inattendu et providentiel, Carthage décida d'en finir avec ses adversaires. Grâce à l'intervention décisive de la cavalerie numide du traître Naravas, elle parvint à écraser les mercenaires et à les exterminer dans le défilé de la Scie (entre Hammamet et Zaghouan).

La résistance des patriotes tunisiens fut plus âpre et plus longue. Elle ne prit fin qu'avec la défaite de Leptis Minor (Lemta).

Et le héros national Mathô mourut en martyr. Sa mort allait être vengée par le grand Massinissa, et son supplice, pesant comme une malédiction sur le destin de Carthage, devait attirer sur elle le cri de mort du vieux Caton : "Carthago delenda est".

Si le succès définitif ne sourit pas aux patriotes tunisiens, cela ne signifie pas que leurs efforts, au cours des siècles, eussent été vains".

D'une révolte à l'autre, ils témoignèrent d'un meilleur esprit d'organisation, d'une plus grande intelligence des circonstances. Ils surent mobiliser, chez notre peuple, ces immenses réserves d'abnégation et de sacrifices dont leurs sœurs, les femmes tunisiennes d'alors, étaient le symbole éclatant, offrant leurs bijoux et leur or à la cause de la liberté.

Il n'est pas inutile de remarquer combien, fidèle à elle-même, la femme maghrébine, gardienne de nos traditions nationales, a toujours participé, parfois les armes à la main, à la défense de sa patrie menacée. Qu'il nous suffise d'évoquer Ito la Marocaine; figure de légende, Lalla Fatma, âme de la résistance kabyloise, et ces quatorze héroïnes obscures, tombées en combattant les Français devant Bougie, en 1835.

Ainsi, malgré les progrès accomplis au cours d'une lutte séculaire contre leurs dominateurs, les Tunisiens voyaient s'éloigner, pour eux, tout espoir de libération après l'héroïque épopée de Mathô.

Carthage, honteuse d'une victoire qu'elle devait à l'aide de Rome, ne se faisait pas d'illusion sur le jeu d'une rivale, qu'elle se préparait à affronter dans un nouveau duel à mort.

Le conflit des deux impérialismes ouvrait de nouvelles perspectives aux Tunisiens dans leur lutte

pour la libération. Mais ils savaient que, réduits à leurs propres forces, ils ne pourraient faire de leur grande espérance une réalité. Leurs pensées se tournaient maintenant vers leurs frères de l'Ouest qui, organisés en puissantes unités politiques, étaient désormais susceptibles de peser dans la balance des forces en présence.

CHAPITRE IV

LES GUERRES PUNIQUES

L'inimitié entre Carthage et Rome était le fruit du temps d'un rapprochement poussée jusqu'au heurt : le heurt de deux impérialismes.

Entre les deux cités, la Sicile fut d'abord le trait d'union pour devenir ensuite l'enjeu de leur rivalité.

Puissamment occupée par les Grecs, la Sicile s'opposait aux ambitions de Rome et de Carthage. Elle barrait la route de l'expansion romaine vers le sud; elle disputait aux Carthaginois la maîtrise de la Méditerranée occidentale.

L'existence d'un ennemi commun devait faciliter l'établissement de relations confiantes et amicales entre les deux Etats. Mais il s'agissait pour l'un d'un ennemi actuel, pour l'autre d'un ennemi virtuel. Pendant que Carthage luttait contre les tyrannies grecques de Sicile, Rome étendait son emprise sur l'Italie continentale. Cet état de choses les conduisit moins à une alliance formelle qu'à un traité d'amitié, délimitant leurs zones d'influence respective (348).

Une telle amitié ne pouvait durer qu'autant que le danger qui l'avait fait naître.

Témoin vigilant du conflit gréco-punique, Rome souhaitait l'affaiblissement des Etats grecs, mais elle n'entendait pas qu'ils disparussent au profit de Carthage.

Lors donc que Carthage, après maints revers, réussit à conquérir la plus grande partie de la Sicile pour apparaître sur le détroit de Messine, Rome réagit avec vigueur contre ce périlleux voisinage. Elle occupa la ville de Messine, et ce fut la première guerre punique.

Guerre de vingt ans, guerre d'usure (262-241).

Rome entreprit la conquête de la Sicile, mais ne put arracher la décision. C'est alors que, renouvelant l'exploit sans lendemain du Grec Agathocle (314), Regulus débarqua en Afrique avec ses troupes pour atteindre Carthage au cœur. Après une victoire facile, une partie de ses effectifs fut renvoyée en Italie. Imprudence qui se traduit plus tard pour lui par une grave défaite due à l'intervention de la cavalerie numide au service de Carthage.

Succès net, mais sans conséquences sérieuses sur l'issue du conflit.

C'est pourquoi Rome résolut d'en finir en frappant un grand coup sur mer. Et ce fut la victoire navale de Mylae (241) qui mit fin aux hostilités.

Carthage perdit la Sicile et les îles situées entre l'Italie et la Sicile. Elle devait payer en dix annuités une indemnité de guerre de 3200 talents. On sait que lors de la révolte des mercenaires et de l'insurrection nationale des Tunisiens, elle fut contrainte de céder encore à Rome la Corse et la Sardaigne et de lui payer une indemnité supplémentaire de 1200 talents.

Eprouvée et épuisée par une si longue lutte, Carthage reporta tous ses efforts sur l'Espagne aux mines d'argent.

Mais elle n'était pas seule en ce pays, il lui fallait compter avec les Phocéens, alliés de Rome, commerçants habiles et hardis navigateurs. L'Ebre consti-

tuait la ligne de partage entre leurs intérêts respectifs. Au nord de cette ligne, c'était le domaine des Phocéens (1); au sud, celui de Carthage.

Celle-ci confia la gestion de ses possessions aux Barcides (2) qui réussirent à édifier une fortune colossale. Et le jeune Hannibal, élevé, dit-on, par son père dans l'idée de la revanche, faisait des préparatifs fiévreux. Un jour, il prit la ville de Sagonte (219), qui dépendait des Phocéens. Sous prétexte de voler au secours des alliés, Rome intervint, et ce fut le signal de la deuxième guerre punique.

On sait avec quelle rapidité Hannibal porta la guerre en Italie, à la tête d'une armée composée en majorité d'Africains. Dans plusieurs batailles rangées les Romains lui opposèrent des armées supérieures en nombre, dont il triompha aisément, grâce à son génie militaire et à la valeur de la cavalerie numide. La plus célèbre de ces victoires fut celle de Cannes (216) qui paraissait ouvrir les portes de Rome à Hannibal. Mais le grand stratège n'osa pas et s'endormit dans les délices de Capoue.

Profitant des fautes de leurs adversaires, les Romains passèrent à la contre-attaque. Ils conquièrent l'Andalousie. Et Scipion, dit l'Africain, comprit que pour vaincre Carthage d'une manière décisive, il fallait l'attaquer chez elle. Il rallia donc ses compatriotes à l'idée d'une expédition en Tunisie. Mais se souvenant des vaines équipées d'Agathocle et de Regulus, il n'ignorait pas les difficultés de son entreprise. Pour venir à bout de Carthage, il avait besoin de trouver des concours sur le sol maghrébin, parmi les ennemis naturels de la grande cité.

Or, depuis quelque temps déjà, à l'ouest du territoire carthaginois, des royaumes maghrébins s'étaient constitués. Outre le royaume du Maroc lointain, vivant à l'écart, il y avait celui de Syphax,

(1) De la colonie grecque, établie près de Marseille.

(2) Famille d'Hamilcar Barca, père d'Hannibal.

s'étendant de la Moulouya au Cap Bougaroun, et celui de Massinissa réduit à la partie orientale de la province actuelle de Constantine.

Au milieu de cette deuxième guerre punique, Rome et Carthage allaient donc se disputer l'appui des royaumes maghrébins, nouveaux venus sur la scène internationale.

C'est le génial mérite de Massinissa d'avoir su donner à cette intervention le caractère d'un mouvement national qui, dans sa pensée, devait aboutir à l'édification d'un Maghreb libre et uni depuis l'Atlantique jusqu'au golfe des Syrtes.

CHAPITRE V

MASSINISSA : L'AFRIQUE AUX AFRICAINS !

Il n'était pas indifférent aux Tunisiens que Rome eût choisi leur pays pour champ de bataille. Non pas qu'ils fussent disposés à accueillir en libérateurs les Romains, qui, lors de l'insurrection de Mathô, avaient montré que pour eux la solidarité impérialiste n'était pas un vain mot. Mais ils souhaitaient et attendaient la fin d'une oppression séculaire. Incapables de dire leur mot dans ce dialogue des armes, ils confiaient leur grande espérance à leurs frères de l'Ouest.

Qu'allaient donc faire Syphax et Massinissa ? Se réfugier dans une prudente neutralité quand le conflit se déroulait à leurs portes, sur le sol même de leur patrie ? Voir et attendre ? Ils n'avaient rien à gagner dans l'expectative. Solidement installé, jouissant de la plénitude de ses forces, le vainqueur se fût retourné contre eux. La logique des choses, plus que les sollicitations des belligérants, les obligeait donc à intervenir. La logique des choses, c'était l'intérêt national, la nécessité de libérer le Maghreb de toute domination étrangère. Cela excluait l'hypothèse d'une alliance avec Carthage qui opprimait les

Tunisiens. En effet, aider les oppresseurs c'est renforcer l'oppression. On n'imagine pas les Carthagiens faisant appel à certains concours pour sauver leur empire africain et renonçant à cet empire pour s'assurer ces concours. C'eût été le comble de l'absurdité.

Certes, il y avait quelque risque à prendre le parti de Rome. Mais il fallait choisir entre un mal actuel (Carthage) et un mal éventuel (Rome).

Le devoir national de nos deux chefs était donc clair : s'allier à Rome pour éliminer l'impérialisme romain. Mais c'est de leur union et de leur habilité que dépendaient l'efficacité de leur intervention et la possibilité pour eux d'échapper aisément au rôle de simples comparses de Rome.

Malheureusement, l'entente n'était même pas concevable entre Syphax et Massinissa.

Le premier, possesseur d'un vaste royaume, avait une âme de grand féodal et manquait de sens patriotique. Il prétendait arbitrer le conflit qui opposait Carthage à Rome, mais il rêvait d'écraser son frère de race Massinissa, obéissant ainsi au criminel esprit de clan (çof).

Le second régnait sur un modeste pays, mais il appartenait à une lignée de bâtisseurs et de patriotes: son grand-père Zalalsan et son père Gala. Il avait vécu à Carthage et connaissait les souffrances des Tunisiens. Il entendait poursuivre l'œuvre de son père qui, agrandissant son Etat, avait su cependant manœuvrer entre Syphax et Carthage pour éviter tout encerclement.

Le premier geste de Syphax, au cours de cette guerre, fut d'envahir et d'occuper tout le royaume de Massinissa, au point que celui-ci dut se réfugier au fond des Syrtes parmi des tribus demeurées libres.

Impressionnée par le coup de force de Syphax, Carthage rechercha son alliance. Elle lui offrit pour femme Sophonisbe, fille du général Asdrubal, ce qui parut flatter l'amour-propre de ce féodal. Le calcul de Carthage n'était pas mauvais puisque Syphax se rangea à ses côtés sous l'influence de Sophonisbe.

Mais Syphax n'était qu'un colosse aux pieds d'argile. Sa puissance, qui n'avait aucune base nationale, allait s'effondrer d'un seul coup, en 203, au désespoir de ses alliés. Dans le même temps montait l'étoile du proscrit, du patriote Massinissa.

Celui-ci avait probablement depuis longtemps résolu de combattre aux côtés des Romains. Non pas en simple auxiliaire, mais en partenaire traitant d'égal à égal. Aussi, sortant de son prestige perdu, il devait reparaître sur la scène avec éclat.

D'abord, il feignit de se rallier à Carthage. Puis, en pleine bataille, il changea de camp, semant la panique parmi les troupes de Syphax et d'Asdrubal. Victoire inespérée pour Scipion.

Sans perdre une minute, laissant les Romains et les Carthaginois s'expliquer seuls, Massinissa fonça vers l'Ouest à la poursuite de Syphax vaincu. Avec une rapidité foudroyante, il pénétra en 203 dans la vieille capitale du Maghreb : Cirta (Constantine). La facilité étonnante avec laquelle il réussit à conquérir, ou plutôt à gagner toute l'Algérie, montre que notre peuple était avec lui parce qu'il reconnaissait en lui le champion de l'unité et de l'indépendance nationales.

Ainsi, ayant su, par son génie et son audace, forcer le destin, il se trouvait à la tête d'un vaste Etat. Il pouvait compter sur l'enthousiasme et la foi de son peuple pour entreprendre de grandes choses. C'est qu'il n'avait pas oublié que la Tunisie était encore sous le joug et que, là-bas, la guerre continuait entre les deux impérialismes. Mais il entendait reprendre sa place sur le champ de bataille avec des

troupes nombreuses qui seraient d'un autre poids que son prestige personnel pour la réalisation de ses desseins patriotiques.

En Tunisie, momentanément interrompues par de vaines négociations de paix, les hostilités reprurent. L'arrivée d'Hannibal, rappelé d'Italie, rétablit l'équilibre des forces entre les belligérants. Et, une fois de plus, Massinissa allait surgir en "deus ex machina". c'est grâce à l'intervention de sa cavalerie que la bataille de Zama, longtemps indécise, se transforma en défaite irréparable pour les Carthaginois (202).

Les vainqueurs n'essayèrent pas de faire le siège de Carthage. Ils savaient que, pour prendre cette ville, il aurait fallu prolonger une lutte qui durait depuis 219. Ils voulaient plutôt profiter de leur victoire pour dicter la paix. C'est dire que, faute d'une victoire totale, ils ne pouvaient imposer à Carthage des conditions draconiennes, ni la dépouiller de tout son empire africain. En outre, sur ce point, l'accord n'était pas possible entre les vainqueurs.

L'histoire ne nous fournit aucune donnée précise sur cette phase finale de la deuxième guerre punique. On ne peut que conjecturer ce qui vraisemblablement dut se passer entre Scipion et Massinissa.

Pour Massinissa, patriote maghrébin, la guerre n'était pas terminée tant qu'il restait un pouce du territoire national à libérer. La bataille de Zama lui ouvrait des perspectives grandioses. Il entrevoyait la possibilité de mettre fin à la domination carthaginoise sur ses compatriotes de Tunisie. Mais ses forces neuves et insuffisamment organisées ne lui permettaient pas de mener seul une telle entreprise, d'autant plus qu'il ne disposait pas d'une flotte pour bloquer Carthage.

On imagine difficilement Scipion prêtant main forte à Massinissa pour l'exécution d'un tel plan. L'impérialisme romain n'était pas disposé à jouer le

rôle de libérateur des peuples. Il se posait déjà en successeur de Carthage sur la terre d'Afrique. Mais, pour le moment, il ne se sentait pas assez fort pour en assumer la charge. Il aurait eu contre lui à la fois Carthage prête à vendre chèrement sa peau et le Maghreb résolu à reconquérir son unité et son indépendance.

Contrainte de différer la réalisation de ses rêves impérialistes, Rome s'efforça donc d'écarter Massinissa de ce qu'elle considérait comme sa proie. De là, après Zama, cette paix de compromis qui accordait un sursis à Carthage.

La paix, qui terminait la deuxième guerre punique, laissait donc aux Carthaginois l'essentiel de leur empire africain. Rome se contenta de leurs possessions espagnoles et d'importantes livraisons de blé.

Quant à Massinissa, de grandes tâches l'attendaient au sortir d'une guerre qui fut si heureuse pour lui. Il avait à organiser son nouvel Etat, à promouvoir des réformes de structure lui permettant de jeter les bases d'une civilisation nationale, à forger l'instrument d'une politique nationale tendant à grouper dans une communauté libre tous les Maghrébins depuis l'Atlantique jusqu'au golfe des Syrtes.

On dit que Massinissa aimait à se comparer à Alexandre le Grand. Aujourd'hui il fait penser aux grands bâtisseurs, aux grands réformateurs : Kémal Ataturk ou Ibn Séoud.

L'œuvre accomplie par lui nous est connue grâce à son contemporain, l'historien grec Polybe, qui avait pour son génie une vive admiration.

Massinissa avait à pétrir et à façonner un vaste royaume englobant toute l'Algérie actuelle et une partie de la Tunisie.

"Avant lui, dit Polybe, toute la Numidie était inu-

tile et considérée comme incapable par sa nature de donner des produits cultivés. C'est lui le premier, lui seul, qui montra qu'elle peut les donner tous, autant que n'importe quelle autre contrée, car il mit en valeur de très grands espaces". (Traduction Gsell).

Sa recette ? Il fixa au sol les nomades qui formaient alors la majorité de notre population. Les ayant pourvus de terres et transformés en cultivateurs, il les groupa dans des bourgs fortifiés et dotés d'institutions municipales.

Il fit régner l'ordre et la prospérité.

Lorsque les historiens parlent des richesses de l'Afrique romaine, ils oublient de dire que les Romains n'avaient pas créé ces richesses, ils en profitaient. Leur fameux "grenier à blé" était l'œuvre des Maghrébins et de leur chef Massinissa.

Le grand Massinissa ne s'intéressa pas seulement à l'économie de son pays. Il voulut aussi cultiver les âmes et, pour faciliter l'essor et la diffusion dans les masses, de la culture nationale, il aurait, dit-on, créé lui-même cet alphabet libyque utilisé aujourd'hui par les Touareg.

Ces réformes, conçues pour le bonheur du peuple, avaient suscité un tel enthousiasme qu'elles modifièrent le sentiment de nos ancêtres à l'égard de la royauté. On connaît leur instinct égalitaire, ennemi de toute hiérarchie et leur amour ombrageux de la liberté. Massinissa sut désarmer leurs préventions et forcer leur admiration. Avec raison, Stéphane Gsell écrit : "Beaucoup de ses sujets, peut être la plupart, oublièrent leur haine instinctive de la royauté, et l'affection se joignit à la crainte pour les attacher à lui. Son culte se perpétua à travers les siècles". Il n'est pas arbitraire de penser que "l'Aguellid Amokrane", "le grand roi" des vieux contes kabyles, c'est Massinissa.

Soucieux de donner à la personnalité de son

peuple un développement libre et harmonieux, Massinissa n'en était pas moins sensible à l'exemple des autres civilisations. Mais ce n'est pas à Rome ou à Carthage, cités impérialistes, qu'il demandait ses modèles. Son culte s'adressait à l'admirable génie hellénique, créateur d'une civilisation profondément humaine, avide de libérer plutôt que d'asservir. Il se souvenait que, de toutes les puissances ayant dominé la Méditerranée, la Grèce était la seule à n'avoir pas cherché à coloniser, se bornant à un commerce de produits et d'idées : les Grecs de Cyrène n'étaient pas connus comme conquérants et colonisateurs, mais comme philosophes et poètes.

On dit qu'il s'entoura de lettrés grecs et que ses enfants reçurent une éducation grecque. L'un d'eux, Mastanabal, père de Yougourtha, se fit un nom dans la littérature grecque. Un autre participa aux Panathénées et fut couronné.

On sait que cet engouement pour la culture grecque persista longtemps dans le Maghreb. Juba II, descendant de Massinissa, était connu en son temps comme écrivain de langue grecque. Et à l'époque, il y avait dans ce fait une sorte de protestation contre la lourde civilisation romaine qui maintenait sous le joug tant de nations sous l'ironique dénomination de "paix romaine".

Tout en procédant à ces diverses réformes, Massinissa ne perdait pas de vue l'autre aspect de sa mission : la libération de la Tunisie. Il réorganisa son armée et créa une flotte.

Lentement, patiemment il entreprit la reconquête de cette terre martyre. Certains historiens (1) parlent à ce propos des usurpations de Massinissa, feignant d'oublier qu'il n'y avait dans ce cas qu'une usurpation : celle de Carthage. Ils savent pourtant qu'il n'y a pas de prescription pour un crime contre

(1) Stéphane Gsell, en particulier.

la liberté. Mais en défendant Carthage, ils songent peut être à justifier d'autres impérialismes plus récents.

Massinissa ne négligea aucun moyen pour faciliter cette reconquête. Il était sûr d'avoir des partisans parmi les sujets de Carthage, mais il s'efforça d'en avoir aussi parmi les citoyens disposés à se rendre compte qu'il n'y avait d'autre vie possible pour leur cité qu'au sein du nouvel Etat maghrébin.

A côté du parti aristocratique favorable aux Romains et du parti Barcide qui haïssait à la fois Rome et Massinissa, il y avait à Carthage un parti numide. Les membres de ce dernier jugeaient que leur ville n'était plus en mesure de se défendre elle-même et qu'elle ne pouvait compter sur l'appui de Rome. Ils en concluaient que le mieux était de s'entendre avec Massinissa, prince dont l'esprit libéral et la ferme autorité leur garantiraient la possibilité d'exploiter en paix leurs biens et de trafiquer librement avec les populations du Maghreb. Certains voyaient même leur patrie devenir la capitale d'un grand Etat maghrébin, capable de s'opposer vigoureusement aux ambitions de Rome.

Malheureusement ils étaient une minorité. Et, le parti barcide, arrivant au pouvoir en 150,

exila quarante d'entre eux et déclara la guerre à Massinissa.

Carthage vaincue dut rappeler les exilés et condamner à mort les responsables de cette provocation.

Massinissa, âgé de 88 ans, avait conduit lui-même ses troupes à la bataille. Victorieux, il s'empara de nombreuses localités, débouchant sur le golfe des Syrtes.

L'empire de Carthage était réduit à un tiers de la Tunisie actuelle. Et le grand Aguellid n'avait plus

qu'à tendre la main pour s'emparer de la ville elle-même et achever la libération du Maghreb.

C'est le moment précis que Rome choisit pour intervenir et pour frustrer le peuple maghrébin du fruit de ses efforts.

Ce faisant, Rome rééditait le coup de Messine contre les Carthaginois. On se rappelle qu'elle voyait d'un bon oeil l'affaiblissement des Grecs de Sicile sous les coups de Carthage. Mais lorsque celle-ci prétendit prendre la place des vaincus, Rome s'y opposa vigoureusement et provoqua la première guerre punique.

De même il ne déplaisait pas à Rome que Carthage s'affaiblît sous les coups répétés de Massinissa. C'était l'assurance pour elle que son ancienne rivale ne pourrait jamais se relever et devenir dangereuse. Mais que Carthage, position stratégique remarquable à l'entrée de la Méditerranée occidentale, tombât au pouvoir du souverain du Maghreb, Rome jugeait le péril assez grave pour intervenir.

Lorsque le vieux Caton répétait : "il faut détruire Carthage", il savait bien ce qu'il voulait dire. Pour lui, comme pour les autres dirigeants romains, il s'agissait d'arrêter l'expansion de l'Etat maghrébin et d'empêcher son installation en face de la Sicile. Pour Rome, détruire Carthage, c'était s'en emparer, afin d'avoir en main la clef de la Méditerranée occidentale.

Certes, l'hypocrisie romaine mettait en avant d'autres arguments pour justifier cette entreprise. Elle parlait d'aide aux alliés maghrébins, de châtiement à infliger à Carthage qui avait violé la foi jurée en déclarant la guerre à Massinissa, et qui méritait pour ce crime la malédiction des dieux et la mort.

Mais Massinissa n'était pas dupe de cette comé-

die. Il savait que Carthage moribonde n'était que le prétexte, que la partie se jouait entre lui et les Romains depuis la fin de la deuxième guerre punique. Course de vitesse vers les positions stratégiques du nord-est de la Tunisie.

Malheureusement lorsque les consuls romains débarquèrent en 149 à Utique avec ordre de faire évacuer Carthage par ses habitants et de la détruire, Massinissa n'était plus que l'ombre de lui-même. Il agonisait.

Qu'eût-il fait devant les prétentions des Romains ? Grâce à son habileté et à son audace, il se serait tiré avec éclat de cette situation exceptionnelle. Il aurait ôté toute base plausible à l'intervention romaine en se chargeant lui-même de mettre fin à l'empire de Carthage.

Or, il avait plus d'atouts dans son jeu que Rome.

En apprenant l'arrêt de mort prononcé contre leur cité, les Carthaginois se cabrèrent et firent face au danger avec l'énergie du désespoir.

Le parti aristocratique favorable aux Romains ayant disparu devant cette situation nouvelle, l'union sacrée se fit entre le parti barcide et le parti numide. Et la direction de la résistance fut confiée à deux généraux dont l'un était le petit-fils de Massinissa par sa mère.

Massinissa, opposé à l'installation des Romains en Afrique, ne souhaitait nullement la destruction de Carthage qui eût été le joyau de ses Etats. Le rêve du parti numide était sur le point de se réaliser. Et Carthage semblait prête à se donner à Massinissa pour peu qu'il y mit des formes.

Il eût ainsi placé les Romains devant le fait accompli en leur ôtant toute raison valable de prolonger leur séjour en terre d'Afrique.

L'union de l'Algérie et de la Tunisie, ainsi réalisée.

eût préparé les voies à l'avènement d'un Maghreb puissant et libre, englobant le Maroc.

Malheureusement ces idées, que Massinissa concevait clairement, ne devaient s'exprimer chez lui qu'à l'état de regrets. Que pouvait-il faire vieux et mourant ? Il n'y avait personne sur qui il pût compter pour le remplacer et achever son grand œuvre. Bien plus, il appréhendait pour l'avenir de son royaume. Une construction aussi fraîche allait-elle résister aux dissensions de ses héritiers et aux manœuvres de Scipion Emilien ?

Connaissant ce dernier et sa valeur, il tenait à la neutraliser en le chargeant dans son testament de procéder après sa mort au partage du royaume entre ses trois fils. Geste de confiance dangereux et qui, chez Massinissa, était l'aveu d'une grave lacune dans sa politique : il avait négligé de former les cadres nécessaires au maintien et à la poursuite de son œuvre.

Après la mort de Massinissa (148), malgré l'intérêt évident du peuple maghrébin et les dispositions des Carthaginois, les fils du grand Aguellid n'osèrent point se déclarer contre les Romains. Bien plus, l'un d'eux, Gulussa, apporta aux légions de Scipion le concours de ses troupes.

Ce fait mit fin aux espoirs des Carthaginois et suscita chez eux une vive indignation dont le parti numide et le petit-fils de Massinissa firent les frais.

Après une résistance héroïque et acharnée, Carthage fut prise et rasée.

Et les Romains s'approprièrent ce qui restait de l'empire de Carthage, soit le tiers de la Tunisie actuelle. Poste de surveillance et tête de pont dans un Maghreb farouchement attaché à ses libertés.

Ainsi la magnifique épopée de Massinissa, commencée avec génie et bonheur, s'achevait dans la

déception de tout un peuple qui voyait reculer le jour tant attendu qui aurait effacé toute trace de servitude sur le sol de sa patrie. Il ne manquait qu'un coup de pouce pour la mener à son terme, mais le seul homme qui put le donner n'était plus.

Plus d'une fois, au cours de son histoire, le Maghreb à connu cette malchance.

On se plaît à imaginer ce que Massinissa eût fait du Maghreb s'il lui avait été donné de remplir toute sa mission. Sa devise, selon Tite-Live, était : "l'Afrique aux Africains". Il eût fait des trois pays un bloc indivisible, un Etat puissant capable d'en imposer à l'impérialisme romain. Il eût poursuivi une politique de réformes qui aurait mis son peuple à l'avant-garde des nations civilisées. Et que cela fût possible, il suffit de rappeler le témoignage suivant de Stéphane Gsell : "On peut même dire qu'au second siècle et jusqu'au milieu du premier, la Numidie fit plus de progrès sous ces rois que la province (de Carthage) sous le gouvernement de la République (Romaine)".

Quelle preuve plus évidente de la liaison nécessaire entre le progrès et la liberté ?

Eclipsé par un destin contraire, le grand rêve de Massinissa demeurait vivace dans les cœurs. Repris par Yougourtha, il fut à travers les siècles et il reste la charte éternelle du mouvement national maghrébin.

CHAPITRE VI

MISCIPSA ET L'AMITIE PROTECTRICE DE ROME

Exécuteur testamentaire de Massinissa, Scipion s'acquitta de sa mission en bon Romain.

Il avait la faculté de déterminer les droits des héritiers et, par le fait, la structure politique du royaume. Son idée directrice ne pouvait être que

d'entraver la nouvelle puissance, qui n'avait pas renoncé à reconquérir un jour les anciennes possessions carthagoises passées sous le joug de Rome.

Deux solutions s'offraient à lui : morceler le territoire ou diviser le pouvoir. La première risquait de soulever maintes difficultés dans son application et de provoquer l'indignation d'un peuple attaché à son unité. La seconde, plus habile et plus efficace, donnait aux Romains la possibilité d'endormir les soupçons et d'affaiblir le jeune Etat.

Adoptant la dernière, Scipion attribua l'administration du royaume à Miscipsa, la justice à Imastanabal et l'armée à Gulussa.

Cette distribution des responsabilités répondait aux intérêts de Rome. Des trois organes du pouvoir, le plus important était l'armée, confiée à un homme tout dévoué à Scipion. Par Gulussa, Rome tenait donc les leviers de commande.

Massinissa mourant n'avait vu en Scipion qu'un ami dont la haute autorité lui paraissait susceptible de prévenir toute dissension entre ses fils. Il ne se doutait pas que, de cet arbitrage occasionnel, allait naître une tutelle dangereuse pour l'avenir de son pays.

Néanmoins l'espoir se réveilla dans le cœur des patriotes maghrébins lorsque la mort de Gulussa et d'Imastanabal eut fait de Miscipsa le seul détenteur du pouvoir.

La mise en échec du plan romain dépendait de l'habileté et de l'audace du nouveau chef.

Malheureusement, en dépit de son sentiment intime qui l'incitait à poursuivre l'œuvre de son père, Miscipsa n'était qu'un velléitaire et un dilettante. Il était trop vieux et peu enclin à troubler ses derniers jours par des "histoires" avec les Romains. Il se résigna donc à jouer le rôle d'allié fidèle, fournissant du

blé et envoyant, chaque fois qu'on le lui demandait, ses sujets se battre pour la grandeur de Rome. Aimant la vie paisible, il trouva dans les beaux-arts un dérivatif aux soucis du pouvoir. Il s'entoura d'artistes et de lettrés et s'adonna à l'étude de la philosophie.

Miscipsa régnait, mais les Romains gouvernaient. Leurs trafiquants sillonnaient le pays, à la recherche de bonnes affaires, vendant leur camelote et emportant le blé, fruit du labeur des fellahs au pain noir. Ainsi, peu à peu, toutes les richesses passaient aux mains de l'étranger.

Miscipsa laissait faire, sans enthousiasme, il est vrai. Mais les Romains, peu confiants, voulaient renforcer leur emprise par une colonisation en règle.

Des Italiens s'installaient dans le royaume, à Cirta en particulier. Mais leur effort de peuplement se porta surtout sur leurs possessions de Tunisie, appelées à servir de base de départ pour leur expansion à l'intérieur du Maghreb. Après l'annexion de ce territoire, ils confisquèrent les propriétés des Carthaginois et des Tunisiens. Plus tard, en 133, ils voulurent procéder à un peuplement massif par l'envoi de six mille colons.

Tous ces agissements n'échappaient pas aux Maghrebins jaloux de leurs libertés. Une révolte sourde montait dans les esprits.

Le vieux Miscipsa, perdu dans les spéculations philosophiques, n'entendait rien. Mais, non loin de lui, grandissait un jeune homme que la nature avait pourvu de tous les dons, qui aimait son peuple et qui en était aimé, qui souffrait de voir son pays asservi et qui se préparait à une lutte dure et impitoyable contre les envahisseurs. Cet homme était Yougourtha.

CHAPITRE VII

YOUNGOURTHA, FILS DU MAGHREB

Orphelin de bonne heure, Yougourtha (1) fut élevé à la Cour de Miscipsa, son oncle.

Dès sa prime jeunesse, il frappa les esprits par ses dons exceptionnels.

Salluste nous le présente ainsi (2) : "Yougourtha, remarquable par sa force, par sa beauté, et surtout **par l'énergie de son caractère, ne se laissa point corrompre par le luxe et la mollesse.** Il s'adonnait à tous les exercices en usage dans son pays, montait à cheval, lançait le javelot, disputait le prix de la course aux jeunes gens de son âge; et, bien qu'il eût la gloire de les surpasser tous, tous le chérissaient. A la chasse qui occupait une grande partie de son temps, toujours des premiers à frapper le lion et d'autres bêtes féroces, il en faisait plus que tout autre, et c'était de lui qu'il parlait le moins".

Qu'à de si brillantes qualités il joignit la modestie, c'est un fait rare, surtout chez nous où souvent l'orgueil et l'ambition personnelle se greffent sur une fierté malade.

Comme la simplicité, la modestie est inséparable de la vraie grandeur. Elle est le propre des âmes pour qui la vie signifie : servir une noble cause qui dépasse les personnes, la servir avec une abnégation totale.

Seuls un Tarik et un Ibn Toumert ont su porter plus haut de telles vertus.

Le roi paraît d'abord flatté d'avoir un neveu si brillant. Mais, de l'admiration, il passa vite à l'inquiétude. Après sa mort, que ferait Yougourtha ?

(1) il était le fils d'Imastanabal.

(2) Salluste : "Guerre de Yougourtha". Trad. G. Budé, page 29.

N'allait-il pas tenter de s'emparer du trône au détriment de ses cousins ?

En outre, il était à craindre que Rome ne prit ombre de la popularité de Youghourta qui apparaissait comme l'espoir du mouvement national.

L'idée vint donc au roi de se débarrasser d'un prince aussi gênant. Mais comment faire ?

Par l'assassinat ? Le peuple indigné se révolterait. Il fallait donc songer à un autre moyen.

Comptant sur les hasards et les périls de la guerre, Miscipsa confia à Yougourtha le contingent d'auxiliaires que Rome venait de réclamer pour le siège de Numance, en Espagne.

Yougourtha ne devait pas être dupe d'un tel calcul. Dominant sa répulsion pour ce genre de besogne, il partit avec un plan dans la tête. Il allait, lâ-bas, s'appliquer à étudier et à connaître le caractère et la tactique des Romains comme s'il se préparait déjà à les combattre.

En Espagne, il ne tarda point à se tailler une belle renommée par son énergie, son activité infatigable, sa modestie et sa valeur au combat. Scipion Emilien, chef de l'armée romaine, avait une confiance absolue en lui. Sans doute, retrouvait-il en lui l'image du grand Massinissa. Aussi n'entreprenait-il rien sans avoir consulté le jeune guerrier. Pour toute opération délicate et périlleuse, on faisait appel à Yougourtha qui, volant de victoire en victoire, devint la terreur des Numantins et l'idole des Romains.

La guerre terminée, Scipion s'efforça de gagner Yougourtha à la cause de Rome. Il lui conseilla de cultiver l'amitié du peuple romain, ce qui lui permettrait, dit-il, d'accéder au trône. Admirant les talents du jeune prince et son fier caractère, il était loin de pressentir l'irréductible ennemi de son pays.

Dans une lettre chaleureuse il recommandait Yougourtha à son oncle. Le roi parut touché. Il adopta son neveu et le fit cohéritier du trône. Puis il lui demanda de protéger ses cousins, lui disant qu'il valait mieux se fier à des frères qu'à des étrangers.

Paroles curieuses qui révélaient chez Miscipsa un sens réel de l'opportunité. Il n'avait sans doute pas l'âme d'un traître, mais chez lui, l'esprit de famille l'emportait sur le sentiment patriotique. Sa docilité envers Rome et sa haine pour Yougourtha traduisaient le souci d'assurer avant tout l'avenir de ses enfants.

Ne pouvant se débarrasser d'un neveu qui avait l'appui de Scipion et l'affection de tout un peuple, Miscipsa l'adopta. Ainsi donc il dut se résigner, par calcul et sous la pression de l'opinion publique, à consacrer la gloire du jeune héros.

En 118, après trente ans de règne, Miscipsa mourut, laissant pour successeurs ses fils Adherbal et Hiempsal et son neveu Yougourtha.

Entre Yougourtha et ses cousins, il n'y avait aucune commune mesure, aucun accord possible. Sa renommée et sa popularité excitaient au plus haut point leur jalousie. Ils le regardaient comme un usurpateur. Lui rêvait de libérer son peuple; eux bornaient leur ambition à soigner les intérêts de leur famille sous la tutelle de Rome.

De ce conflit latent pouvait naître un état de choses dangereux pour l'avenir de l'Etat maghrébin. Et l'opposition entre Yougourtha et ses cousins était telle qu'elle rendait impossible une division du pouvoir qui eût sauvegardé l'unité du pays. On en vint donc à cette solution désastreuse : le partage du royaume.

Dès la première réunion l'orage éclata. Le plus haineux et le plus prétentieux des deux frères, Hiempsal, voulut prendre la place du milieu ou

place d'honneur. Méprisant ces misérables querelles de préséance, Yougourtha posa le problème sur le plan de l'intérêt général, car il n'avait qu'une passion : celle du bien public. Pour lui il ne s'agissait pas de dépecer le royaume, mais de le libérer d'abord des servitudes d'une mauvaise gestion. Il proposa donc une mesure hardie et révolutionnaire l'annulation des ordonnances et des mesures prises par Miscipsa au cours des cinq dernières années de son règne. Il donnait comme raison la sénilité du défunt roi. Le vieux Miscipsa, entouré de savants et d'artistes, avait dû livrer son royaume à l'avidité de ses proches et à la voracité des trafiquants romains.

La proposition de Yougourtha avait donc pour but de lever cette hypothèque sur l'avenir de notre pays. Inspirée par le plus noble patriotisme, elle répondait au sentiment général et à l'attente du peuple. Elle écartait aussi les honteux plans de partage du patrimoine national. Mais elle eut le don d'irriter les deux frères dont elle blessait l'orgueil familial et dont elle contrariait les projets.

Fait remarquable, si l'idée de Yougourtha avait été retenue, elle aurait eu pour conséquence de le priver de ses droits au trône. Mais que lui importait de régner ? Conscient, en ce moment historique, d'être l'interprète de la volonté nationale, il était résolu à briser tous les obstacles pour remplir sa mission.

Bien que les renseignements nous manquent, il est permis de supposer que le désaccord des princes suscita une vive émotion dans le pays. Et l'indignation populaire dut s'en prendre naturellement aux responsables de la crise : Hiempsal et Adherbal.

Sur ces entrefaites, Hiempsal fut assassiné. Le fut-il, comme l'insinue Salluste, à l'instigation de Yougourtha ? L'accusation repose sur le principe spécieux : "cherchez à qui le crime profite". Ce qu'on sait de Yougourtha et de son caractère écarte une

hypothèse aussi odieuse. D'ailleurs, il n'avait pas besoin de recourir à de tels procédés. Salluste, lui-même, reconnaît que la cruauté bien connue de Hiempsal avait pu attirer sur lui le ressentiment de la nation.

Cet assassinat fut le signal d'une courte guerre civile. S'appuyant sur l'élite de l'armée, Yougourtha écrasa facilement la clique des rebelles. Vaincu, Adherbal s'enfuit et se réfugia dans la province romaine de Carthage. Puis il gagna Rome où il allait chercher du secours.

Devant le Sénat romain, réuni pour écouter sa requête, Adherbal prononça un discours écoeurant de bassesse et de flagornerie :

"Sénateurs, Miscipsa, mon père, me prescrivit, en mourant, de considérer la couronne de Numidie comme un pouvoir qui m'était délégué et dont vous aviez la disposition souveraine. Il m'ordonna de servir le peuple romain de tous mes efforts, tant en paix qu'en guerre..."

Ces singulières paroles, à faire rougir un singe, voulaient dire : "Aidez-moi à reconquérir un trône qui vous appartient".

La brave homme de Miscipsa, qui n'était ni un héros ni un traître, n'avait probablement jamais tenu les propos que son fils lui prêtait si généreusement. On se rappelle même qu'il avait recommandé à Yougourtha de se fier plutôt à des frères qu'à des étrangers. Ce dilettante, qui aimait les pantoufles et les spéculations philosophiques, était faible de caractère, mais incapable de tant de duplicité.

C'est dire toute la fourberie d'Adherbal. Quelle satisfaction pour les orgueilleux sénateurs que de voir un petit fils du grand Massinissa solliciter, à genoux, l'investiture de Rome ! Mais si le fait les remplissait d'aise, ils n'en avaient pas moins un profond mépris pour ce prince servile, faisant bon

marché de sa patrie. La simple dignité humaine dût provoquer chez eux l'admirable réflexe qu'on prête à Clemenceau.

On raconte en effet que, après l'autre guerre, le vieux "Tigre" recevait une délégation d'Algériens. L'un de ceux-ci lui déclara : "Vous savez, Monsieur le Président, c'est mon grand-père qui remit les clefs d'Alger au général de Bourmont". A quoi Clemenceau répondit avec sa franchise habituelle : "Oh ! vous savez, il n'y a pas de quoi se vanter. Chez nous, on appelle cela de la trahison". S'il s'était trouvé parmi les membres de la délégation un honnête homme, un patriote, il aurait répliqué : "Chez nous aussi".

Tout en méprisant un traître à sa patrie les responsables romains auraient eu mauvaise grâce à décliner l'invitation qui leur était faite par Adherbal. L'occasion s'offrait à eux d'exercer un contrôle plus direct sur les affaires du Maghreb et de transformer une alliance inégale en véritable protectorat.

Leur intervention était donc inévitable.

L'agent de l'étranger, le comparse Adherbal, disparaissait pratiquement de la scène au profit de ses maîtres.

Le conflit allait bientôt mettre face à face les véritables antagonistes : l'impérialisme romain et Yougourtha, champion de l'indépendance du Maghreb.

CHAPITRE VIII

LA LUTTE PACIFIQUE POUR L'INDEPENDANCE DU MAGHREB

Yougourtha se prépara donc à la lutte.

Comme il n'ignorait pas la redoutable puissance de Rome, il s'efforça de retarder l'explication directe.

Il crut habile de recourir à un moyen qui épargnât à son peuple les horreurs de la guerre.

Pendant le siège de Numance il avait eu le loisir d'étudier la psychologie des dirigeants romains. Il les savait sensibles à l'attrait de l'or. "Sacra fames aurea", la faim sacrée de l'or, disait un de leurs grans poètes (1)

Et c'est ainsi que, pendant des années, l'or maghrébin allait couler, les consciences romaines fléchir; sénateurs, ambassadeurs, généraux, tout était à acheter.

Yougourtha ne s'en priva point. Tâche écoeurante, mais qu'il jugea nécessaire au salut de son pays.

Donc, à la requête d'Adherbal, Les Romains intervinrent en arbitres dans le conflit qui opposait les deux princes. Ils envoyèrent en Afrique une commission de dix membres pour procéder au partage du royaume.

Les circonstances paraissaient appropriées à leur dessein d'affaiblir la puissance maghrébine et d'étendre leur zone d'influence par l'intermédiaire de leur homme de paille, Adherbal.

Yougourtha n'était pas en mesure de s'opposer à cet arbitrage consacré par trente années d'intrusion dans la vie politique du Maghreb. Forcé de composer, il manœuvra assez habilement pour s'adjuger la meilleure part et éviter tout encerlement. Il fut aidé en cela par son or et par le souci des Romains d'avoir pour voisin leur protégé Adherbal.

Il réussit à se faire attribuer les provinces les plus riches et les plus peuplées à l'époque (Oranie et Algérois), tandis qu'Adherbal reçut la province de Constantine qui avait alors de nombreux ports, (1)

Lucrèce.

mais peu de ressources.

Dans l'esprit de Yougourtha, ce partage n'était qu'un pis-aller, un "modus vivendi" qui reculait l'heure de la confrontation avec son ennemi principal : Rome.

Ce qu'il concéda sous la pression d'une force supérieure, il entendait le reprendre avec l'appui de son peuple.

Comment fut accueilli le partage dans le Maghreb ? Nous ne le savons guère, mais il est aisé d'imaginer l'indignation générale contre Adherbal, instrument de Rome. Et il est vraisemblable que tous s'entendaient que Yougourtha rétablisse l'unité du Maghreb face à l'impérialisme étranger.

La guerre ne tarda pas à se rouvrir entre les deux rois. Nous ignorons quelle en fut la cause. Incident de frontière ou révolte des sujets d'Adherbal. Yougourtha avança rapidement, parce que partout il dût être accueilli en libérateur. Il fit le siège de la vieille capitale : Cirta.

Effrayé, Adherbal envoya son message de détresse à ses protecteurs romains. "C'est votre royaume que ses armées (de Yougourtha) ont envahi, puisque vous avez donné un chef aux Numides".

Une députation fut envoyée de Rome en Afrique. Elle demanda à Yougourtha de la rejoindre dans la province de Carthage pour entamer des négociations. Yougourtha accepta et s'y rendit. Mais, assez souple pour comprendre l'intérêt d'une entrevue qui lui permettait de sonder les intentions de ses adversaires, il n'entendait pas cependant déférer aux désirs de Rome. Il refusa de lever le siège de Cirta, parce que la possession de cette ville, chère aux Maghrebins, avait une valeur symbolique.

L'échec des pourparlers parvint à Cirta où les résidents italiens conseillèrent à Adherbal la capitula-

tion. Ils comptaient en effet sur le prestige du nom romain pour être épargnés par le vainqueur. Mais ils furent exécutés en même temps qu'Adherbal et ses partisans. Seuls les enfants et les femmes eurent la vie sauve.

De telles mœurs choquent la conscience moderne, bien que notre époque ait battu le record des atrocités. Mais pour les juger, il faut les replacer dans leur cadre historique. En limitant leur sévérité aux adultes mâles, aux combattants, les troupes de Yougourtha se montraient plus humaines que la soldatesque romaine qui souvent n'hésitait pas à passer femmes et enfants au fil de l'épée.

L'exécution des Italiens, complices d'Adherbal, procédait d'un ressentiment compréhensible. Elle constituait néanmoins une faute politique, parce qu'elle fournissait à Rome le prétexte d'une mauvaise querelle. Peut-être s'agissait-il d'actes d'indiscipline que Yougourtha n'avait pu empêcher malgré son souci évident d'éviter un conflit prématuré avec Rome.

Celle-ci réagit par une déclaration de guerre à Yougourtha. Une armée fut envoyée en Afrique sous les ordres du consul Capurnius.

L'irréparable était-il consommé ?

Non, pas encore. Une fois de plus, consuls et généraux ne purent résister à la séduction de l'or. Après quoi il y eut un simulacre de paix et de reddition.

Yougourtha avait gagné la partie sans grand dommage.

Clos en Afrique, l'incident rebondit à Rome où la conclusion trop rapide de la guerre parut suspecte, et où la lutte sociale entre les patriciens et les plébéiens était entrée dans sa phase aiguë.

La vénalité de ses dirigeants suscita chez le

peuple romain un vif mécontentement dirigé à la fois contre les nobles corrompus et contre Yougourtha à qui on en voulait d'avoir humilié l'orgueil romain en achetant la fine fleur de la République.

Le scandale prit des proportions telles que, sur la proposition du tribun de la plèbe Memius, on invita Yougourtha à se rendre à Rome en qualité de témoin sur les faits reprochés aux dirigeants mis en cause. Mais si les plébéiens avaient intérêt à produire un témoignage aussi accablant, on conçoit sans peine la résolution de leurs adversaires d'empêcher à tout prix la déposition de Yougourtha. Sûr de son bon droit, celui-ci accepta l'invitation. Grave erreur d'un homme de bonne foi, qui allait se jeter dans une mêlée confuse où il risquait de perdre son prestige. Ne disposant pas d'amitiés solides ni de renseignements sur les tenants et les aboutissants de la politique de Rome, que pouvait-il faire en cette ville inconnue ? Comment saurait-il déjouer les intrigues des puissants personnages que gênait sa présence ?

Son dramatique séjour à Rome nous est raconté d'une façon suspecte par Salluste qui se fait l'écho d'une version "officielle".

Venu à Rome, Yougourtha, nous dit-il, y trouva le peuple très monté contre lui et lui souhaitant les pires supplices. Que fit-il ?

Il acheta le tribun du peuple Bebius qui lui conseilla de ne pas répondre aux questions qui lui seraient posées devant le Sénat. Ainsi le peuple ne put rien apprendre et, joué, dut se retirer.

Dans le même temps, il y avait à Rome un cousin de Yougourtha, Massiva, qui brigua le trône du Maghreb et était soutenu par le consul Albinus. Comme il fut assassiné, on en accusa Boumilcar, parent de Yougourtha et membre de sa suite. Boumilcar fut mis en accusation malgré le droit des gens qui protégeait les membres de la suite d'un

prince venu à Rome "sous la garantie de la foi publique".

Cette violation manifeste du droit est déjà l'indice d'une mauvaise querelle, d'une machination politicière. En outre, le récit de Salluste est rempli d'invéraisemblances.

Qu'avait donc le peuple romain contre Yougourtha pour l'accueillir d'une façon hostile ? Il aurait dû, semble-t-il, lui savoir gré de venir de loin pour l'éclairer sur la vénalité de ses chefs. Il ne pouvait lui en vouloir de servir si bien son pays ni s'attendre qu'un prince étranger fût le gardien de la vertu romaine. Cette hostilité n'était donc pas spontanée.

On comprend encore moins le silence de Yougourtha. Que lui servait de quitter son royaume et de se présenter devant le Sénat romain pour ne rien dire, au risque d'indisposer la plupart des gens ? Mais d'autres que lui tenaient sans doute à ce qu'il ne parlât point.

Quant à l'assassinat de Massiva, quel qu'en fût l'auteur, il était facile de prévoir qu'il serait imputé à Yougourtha. Cela seul suffit pour écarter une hypothèse grossière.

Mais tout devient clair et intelligible, si l'on admet l'existence d'une machination dirigée contre Yougourtha considéré comme un témoin gênant.

L'agitation est grande à Rome où l'on apprend peu à peu comment ambassadeurs, généraux et consuls se sont vendus. La rumeur monte et le scandale menace d'éclater. La classe des patriciens, à laquelle appartiennent les corrompus, est atterrée et redoute que la publicité donnée à ces faits ne l'éclabousse tout entière. Mais les chefs de la plèbe sont résolus à exploiter la situation contre leurs adversaires. On décide de faire appel au témoignage de Yougourtha. Ne pouvant empêcher celui-ci de venir à Rome, les "vendus" vont s'efforcer de le ré-

duire au silence.

Avant l'arrivée de Yougourtha, une habile propagande dresse l'opinion contre lui. C'est lui le grand méchant loup qui s'attaque aux tendres agneaux romains. Aussi débarque-t-il au milieu d'une hostilité générale. Cela le surprend et l'inquiète. Il écoute le tribun Bebius, son homme de confiance, qui lui conseille habilement de ne rien dire devant le Sénat. Il ne se doute pas qu'un tel conseil a fait deux dupes : lui et le peuple romain avide de révélations sensationnelles. Mais cela ne suffit pas aux "vendus", l'affaire n'est pas enterrée. Il dépend de Yougourtha qu'elle revienne sur le tapis. Qu'il commette une indiscretion, les voilà de nouveau menacés.

Il faut donc que Yougourtha disparaisse rapidement de la scène romaine. L'assassiner serait difficile et dangereux puisqu'il se trouve sous "la garantie de la foi publique". Une solution s'impose donc aux "vendus" : le compromettre en l'accusant d'un geste grave. C'est là que se situe l'assassinat de Massiva, cousin et adversaire de Yougourtha. Le coup est si bien préparé qu'on désigne à la vindicte publique Boumilcar, membre de la suite de Yougourtha. Bien entendu, on ne voit dans Boumilcar que l'exécutant, l'instigateur étant Yougourtha.

Boumilcar s'est-il offert pour accomplir ce forfait dirigé contre son chef ? Cela n'est pas impossible, puisque, plus tard, il se fera l'instrument de Rome et trahira sa patrie. Dans tous les cas, quel que soit le coupable, il s'agit d'un coup monté contre Yougourtha.

L'assassinat de Massiva a pour effet de créer l'union sacrée entre tous les Romains : vertueux et pourris. On ne parle plus de juger et de châtier les corrompus, mais de faire la guerre à Yougourtha. Le scandale est définitivement enterré. Et les généraux tarés pourront de nouveau faire figure de patriotes à la tête des légions.

Cette unanimité soudaine, mais si bien préparée, a enlevé à Yougourtha ses dernières illusions sur la vertu romaine. Il a vu à loisir cette Rome tant vantée, une grande ville où tout se vend et s'achète. Il la trouve écoeurante et méprisante. On comprend qu'en la quittant il se soit écrié : "Ville vénale qui périrait vite s'il se trouvait un acheteur".

La guerre est maintenant inévitable entre Rome et Yougourtha.

Ainsi se termine la première phase de la lutte de notre peuple pour sa libération.

Soucieux d'épargner le sang de ses frères, Yougourtha usa de tous les moyens et de toutes les ressources pour réaliser d'une manière pacifique les aspirations nationales. Malgré tous ses efforts, il ne put éviter la guerre, source de profits pour l'impérialisme romain et planche de salut pour les patriotes tarés.

C'est alors que, par son génie militaire, il va s'égalier aux plus grands capitaines de l'histoire et ne succombera que sous les coups de la trahison.

CHAPITRE IX

LA GUERRE SAINTE CONTRE L'IMPERIALISME ROMAIN

Un drame émouvant, où le succès sans lendemain alterne avec l'échec vite surmonté et où le dénouement est fourni par la trahison, telle fut la guerre de Yougourtha.

Le début des hostilités fut très favorable à nos ancêtres.

Fort habilement l'armée romaine fut attirée dans une région boisée, où elle subit une défaite écri-

sante. Une cohorte de Ligures et deux escadrons thraces passèrent du côté des Maghrébins. Officiers et centurions romains se laissèrent acheter. Décidément c'était une manie. Yougourtha fit passer sous le joug l'armée vaincue et lui donna dix jours pour évacuer le territoire du Maghreb libre.

Le traité d'Aulus mit fin à cette courte guerre.

Les débris de l'armée romaine se réfugièrent dans la province de Carthage.

Le succès de Yougourtha pouvait être décisif. Il fallait le consolider, le pousser à fond en expulsant l'ennemi de sa tête de pont tunisienne, en le boutant hors du sol maghrébin.

La présence des Romains dans les anciennes possessions carthaginoises rendait la victoire de Yougourtha assez précaire et constituait une menace pour l'avenir de son royaume.

Comment expliquer la modération du vainqueur ?

Prudence d'un homme qui, ne sous-estimant pas la puissance de son adversaire, évite de le pousser à une réaction brutale ? Confiance dans la parole donnée et les traités signés ?

Pourtant Yougourtha connaissait assez les Romains pour se méfier d'eux et savoir qu'ils ne s'embarrassaient d'aucun scrupule pour parvenir à leurs fins.

D'ailleurs, comment un peuple aussi orgueilleux aurait-il accepté une défaite aussi humiliante des mains d'un homme que ses dirigeants lui avaient appris à haïr ?

Cette guerre était celle d'un impérialisme soucieux de sauvegarder son prestige, parce que seule l'idée de prestige lui permettait d'entraîner les masses populaires dans une aventure sanglante qui n'était une bonne affaire que pour quelques privilégiés.

Il paraissait donc évident que le traité d'Aulus serait rejeté et que Rome allait soigneusement préparer sa revanche. C'est ce que les événements ne tardèrent pas à confirmer.

A Rome, la nouvelle de la victoire de Yougourtha plongea le peuple dans la désolation. Une habile propagande fit craindre même pour l'indépendance de la République. Yougourtha apparaissait donc comme le péril majeur.

On refusa de ratifier le traité d'Aulus. Un homme énergique, Metellus, fut désigné pour mobiliser toutes les forces de l'empire.

Accompagné de renforts considérables, Metellus débarqua en Tunisie et se mit sans tarder à réorganiser et à discipliner une armée démoralisée, réduite à l'inaction et au pillage.

Lorsque Yougourtha fut mis au courant de ces préparatifs, il s'en inquiéta. Se reposant sur la foi des traités signés, il voulut négocier et envoya une ambassade auprès de Metellus. Celui-ci usa de fourberie. Pour endormir Yougourtha, il multiplia les promesses, et, dans le même temps, il agit. C'est ainsi que, sans déclaration de guerre, son armée pénétra dans le royaume du Maghreb.

Eclairé sur la mauvaise foi romaine, Yougourtha choisit pour combattre une région boisée. Malgré l'échec de son lieutenant Boumilcar, il sut conduire heureusement la bataille, et les Romains étaient presque battus lorsque la nuit arrêta le combat.

Yougourtha s'était montré supérieur aux généraux romains. Par contre, son armée, à l'exception de la garde royale, était formée de paysans pacifiques, peu entraînés et souvent indisciplinés. Merveilleux cavaliers, ils étaient moins bons fantassins. En outre, en cas d'échec, nombre d'entre eux se dis-

persaient et rentraient chez eux pour reprendre les travaux des champs. La foi seule ne suffisait pas, il fallait une solide organisation pour encadrer ces patriotes appelés à une lutte de longue durée. Par contre l'armée romaine était formée de soldats aguerris et disciplinés, pour qui la guerre était un métier, pour qui rester unis et serrer les rangs était la condition du salut sur cette terre étrangère.

Malgré tout, la supériorité technique des Romains n'arrivait pas à entamer l'héroïque résistance des Maghrébins. C'est alors que Matellus changea de tactique. Son nouveau plan se résumait dans ces mots : incendie, pillage et massacre. En brûlant les campagnes et en saccageant les villes, il espérait répandre partout la terreur.

Près de vingt siècles plus tard, se heurtant aux mêmes difficultés, d'autres devaient reprendre les mêmes méthodes : Yusuf, Saint-Arnaud, Bugeaud.

Devant cette forme de guerre monstrueuse qui s'attaquait aux innocents et à toutes les richesses du pays, Yougourtha changea de tactique.

Avec l'élite de sa cavalerie, pas à pas, il suivit Metellus. Servi par sa mobilité, évitant les batailles rangées, il se borna à harceler l'ennemi, à l'épuiser et à le démoraliser par des coups de main.

Il faut croire que cette guerre de guérillas fut très efficace puisque Metellus renonça un instant à son jeu de vandale et dut se résoudre à faire le siège de Zama.

Zama où Hannibal avait été battu grâce à l'intervention de Massinissa, Zama allait devenir le symbole de la résistance maghrébine.

La bataille fut âpre, le fameux Marius étant venu à l'aide de Metellus et Yougourtha au secours de la ville assiégée. Tous les efforts des Romains échouèrent. Ils ne purent prendre Zama et durent s'en

aller. Ils étaient pourtant de grands maîtres dans l'art du siège. Mais la ville était si bien fortifiée et si bien défendue! Il y eut surtout les audacieuses attaques de la cavalerie maghrébine contre le camp romain. On peut admirer, à cette occasion, l'ingéniosité et la hardiesse tactique de Yougourtha.

Au début du siège, la cavalerie maghrébine opéra comme à son habitude. Elle fonça inopinément sur l'ennemi, lançait les traits et repartait insaisissable. Les Romains ayant su parer à cette tactique, Yougourtha en conçut une nouvelle, fort ingénieuse. Voici comment Salluste nous la présente : "Les Numides n'auraient pu résister longtemps si leurs fantassins, mêlés aux cavaliers, n'eussent dans le choc porté des coups terribles. Appuyée par cette infanterie, la cavalerie numide, au lieu de charger et de se replier ensuite, selon la manœuvre habituelle, poussait à toute bride à travers nos rangs, les rompait et livrait ensuite à ces agiles fantassins les ennemis à moitié vaincus (1)".

Il nous semble que cette manœuvre, si originale à l'époque, est l'ancêtre de l'attaque d'infanterie précédée et protégée par les chars. La cavalerie, comme les chars d'assaut, se charge de percer le front ennemi; l'infanterie portée exploite le succès. Avec l'échec du siège de Zama se termine la deuxième phase du duel Yougourtha-Rome. Les Romains n'obtinrent aucun succès. Le temps travaillait contre eux, puisqu'ils étaient en pays ennemi et qu'ils couraient le risque d'être peu à peu usés et grignotés.

Yougourtha était chez lui. Il pouvait à tout instant puiser dans le sol natal les forces nécessaires pour tenir et vaincre.

Dans ces conditions, comment expliquer l'inattendu dénouement de cette guerre ? Par un facteur

(1) Salluste : "Guerre de Yougourtha", ad. de la Collection Budé, page 149.

nouveau trop fréquent, hélas ! dans l'histoire du Maghreb : la trahison.

CHAPITRE X

LA TRAHISON DE BOUMILCAR ET DE BOUCCHOUS

Ayant échoué dans son entreprise, le gros de l'armée romaine s'était replié en Tunisie.

Metellus se mit à réfléchir. Puisqu'on ne pouvait vaincre Yougourtha, quelqu'un qui fût prêt à trahir son chef. Son choix se porta sur Boumilcar, parent et lieutenant de Yougourtha.

Comme on s'en souvient, Boumilcar avait accompagné son chef lors de son voyage à Rome. On l'avait alors accusé du meurtre du prince transfuge Massiva. Il se vit pour cela traité d'ennemi du peuple romain. On lui confisqua les biens qu'il possédait sur les territoires tunisiens d'obédience romaine.

Ce prince sans dignité redoutait pour sa chétive personne la colère des Romains. Il voulait de plus récupérer ses biens. Aussi accueillit-il avec empressement les avances de Metellus. Au cours d'une entrevue secrète, ce dernier lui déclara qu'il serait fort bien traité et qu'on lui rendrait toutes ses propriétés, s'il consentait à livrer son chef mort ou vif. Pour se concilier la faveur de Rome, Boumilcar accepta de trahir sa patrie et son chef.

Il alla donc trouver Yougourtha un jour que celui-ci était d'humeur sombre. Cette guerre prolongée commençait à inquiéter le roi. Il fallait tout organiser et tout créer dans un pays qui manquait de cadres. La situation économique devenait difficile, les paysans ayant abandonné leurs champs pour se

battre. Aussi Yougourtha prêta-t-il l'oreille aux propos insidieux de son perfide parent.

Le traître Boumilcar, les larmes aux yeux, le supplia de mettre fin à une lutte sans issue. Le peuple, disait-il, avait trop souffert. Il était las, il pouvait même se soulever. Cette argumentation eut le don de toucher le roi qui aimait son peuple. Bref, Boumilcar avait si bien joué la comédie qu'il décida Yougourtha à faire sa soumission aux Romains.

Se représente-t-on cette chose incroyable ? Un général vaincu qui allait se rendre ? Il aurait donc suffi des manœuvres d'un traître pour abattre un courage qui avait victorieusement résisté aux armées de Rome ?

Sans se douter du piège qu'on lui tendait, Yougourtha souscrivit aux conditions de l'ennemi, conditions qu'on n'impose d'ordinaire qu'à un vaincu. Il accepta de livrer une somme d'argent considérable, tous ses éléphants et une grande partie de ses armes. Lorsqu'il se fut dépouillé de ce qui faisait sa force, il reçut une invitation dont il ne tarda pas à saisir le sens. On lui demandait en somme de se rendre. Alors il comprit qu'il avait été odieusement trompé et que tout cela n'avait été que stratagème pour s'assurer de sa personne et le faire prisonnier.

A plus de vingt siècles de distance, on est surpris de voir un Yougourtha faire preuve d'une bonne foi si ingénue. Avoir su manier avec tant d'aisance généraux et consuls romains pour devenir le dupe d'un Boumilcar ! Mais sa naïveté était un trait de notre caractère national. Aveuglé par ses affections familiales, Yougourtha n'imaginait pas qu'un parent pût le trahir. De tels exemples sont malheureusement fréquents dans notre histoire et dans l'expérience humaine en général.

A la louange de Yougourtha, il faut signaler son magnifique redressement. Il se garda bien d'aller à un rendez-vous qui n'était qu'un guet-apens,

comme celui dont il devait finalement être victime.

Il se prépara donc à reprendre la lutte. Mais ce n'était plus le même homme. Il y avait en lui un ressort brisé : la confiance. Ce fut pour lui une épreuve particulièrement douloureuse d'avoir découvert la trahison jusque dans son entourage jusque dans sa famille, parmi les meilleurs amis.

Désormais il n'avait plus ce nerf du succès, cette assurance que donne le sentiment d'être bien secondé. Il était devenu méfiant, couchant rarement deux fois de suite dans le même lieu. Sa sécurité personnelle lui créait un souci constant qui ne pouvait que le gêner dans sa lutte héroïque contre l'envahisseur.

D'ores et déjà on pouvait le considérer comme vaincu, vaincu par la trahison. Et pourtant cet extraordinaire génie allait encore fournir un magnifique effort qui aurait pu être couronné de succès, sans un nouveau coup de poignard dans le dos, une nouvelle trahison : celle de Boucchous, roi du Maroc.

Après la découverte du complot Boumilcar, Yougourtha fit exécuter le traître et ses complices.

Remarquable entraîneur d'hommes, il sut galvaniser les esprits par son exemple et reprit le combat avec des forces nouvelles. Malheureusement nous sommes en l'an 109 avant l'ère chrétienne. Après neuf ans de guerre, le climat moral du Maghreb avait un peu changé. Par intérêt, par calcul ou par lâcheté, certains Maghrébins avaient déserté, pour passer au service de l'ennemi. Les Romains purent ainsi disposer de contingents d'"askari". Ces traîtres, placés à l'avant-garde, les aidaient à induire en erreur les populations qui les accueillait amicalement, les prenant pour des troupes de Yougourtha.

Thala, ville riche de Tunisie, résista héroïquement et ne succomba qu'après un siège de quarante

jours. Après ce revers, Yougourtha s'enfonça dans le Sud pour reformer son armée.

La partie devenait de plus en plus dure. Yougourtha comprit qu'il ne pouvait vaincre avec ses seules forces. Le facteur temps qui avait si bien joué pour lui se retournait contre lui maintenant que l'ennemi disposait de complices et d'alliés parmi la population.

Un pays ruiné par dix années de guerre; un peuple brave, au patriotisme inébranlable, mais dont les souffrances ne se comptaient plus : une noblesse défaitiste, aspirant à une paix qui lui permit de jouir en repos de ses biens, fût-ce au prix de l'indépendance nationale. Et par là-dessus, la trahison. Une atmosphère trouble où l'espion de l'ennemi côtoyait le patriote à la foi pure. Rien de tout cela n'échappait au grand Yougourtha, conscient de ses responsabilités envers son peuple.

Or, à l'Ouest de son royaume, il y avait d'autres Maghrébins, les Marocains qui suivaient avec anxiété la lutte de leurs frères et pressaient leur roi d'intervenir. En ces heures difficiles, Yougourtha sentait que l'unité du Maghreb, rêve cher à Massinissa, était l'ultime espoir de repousser l'agression étrangère.

Et que le noble Abdelkader, vingt siècles plus tard, imitât son prédécesseur, ce n'était pas une simple coïncidence, le recours à un même expédient. Face au péril, l'un et l'autre retournaient à la source de leur patriotisme, à l'idée de la grande communauté nationale du Maghreb.

Yougourtha s'adressa donc à Boucchous, roi du Maroc, dont il était le gendre. Il lui fit valoir que les Romains étaient les ennemis communs de tous les peuples par leur cupidité et leur soif de domination. Il lui énuméra leurs victimes : Carthage, le roi Persée; demain, peut être Yougourtha. Mais après You-

gourtha, ce serait certainement le tour de Boucchous.

Boucchous parut touché par ces arguments, et l'alliance fut conclue.

Imaginons un instant Boucchous, loyal et patriote, s'engageant dans cette bataille contre l'ennemi commun avec toutes ses forces, sans réserve et sans délai. Que fut-il arrivé ? Sans nul doute, la victoire était acquise à nos ancêtres.

En effet, une occasion magnifique s'offrait à nos deux rois. Metellus, chef de l'armée romaine, traversait une profonde crise morale. Il savait qu'il allait bientôt céder sa place à Marius, le nouveau consul. Cette guerre lui devenait donc étrangère. Il ne tenait pas à la poursuivre, ni même à obtenir des succès dont tout le profit irait à son successeur. Aussi ne désirait-il qu'une chose : la suspension des hostilités, en attendant l'arrivée de Marius.

Pour un adversaire hardi et sachant tirer parti des circonstances, cette situation était une aubaine. La victoire était à portée de la main : Un Massinissa n'aurait pas hésité. Yougourtha lui-même était homme à frapper avec audace. Malheureusement il ne pouvait rien décider sans Boucchous qu'il tenait à ménager. Il avait une confiance aveugle dans celui qui était son aîné et son beau-père.

Cet homme borné n'avait peut-être pas l'âme d'un traître. Mais il ne voyait que l'intérêt de sa dynastie. La crainte et la tension agissant tour à tour sur lui suffiraient éventuellement pour surmonter ses faibles scrupules et l'incliner à la trahison.

Dès le début de cette guerre, il avait sollicité l'alliance des Romains. Et, si finalement il se rangea aux côtés de Yougourtha, ce ne fut pas de bon gré, mais sous la pression d'une opinion publique qui suivait avec sympathie la lutte d'un peuple frère pour son indépendance. Même une fois l'alliance si-

gnée, Boucchous maintint le contact et ne cessa de négocier avec les Romains. Et il tempalisa long-temps avant d'intervenir d'une manière effective. Aussi, se prêta-t-il volontiers au jeu de Metellus, tendant à négocier et à suspendre provisoirement les hostilités.

C'est ainsi que Yougourtha manqua une occasion de battre définitivement l'armée romaine.

Grâce au jeu de Boucchous, Marius, le nouveau chef, put débarquer tranquillement avec des renforts considérables.

Un premier engagement près de Cirta (Constantine) fut défavorable à nos ancêtres.

Se doutant un peu de la mauvaise foi de son royal beau-père, Yougourtha le somma de remplir ses engagements et de faire venir ses troupes.

Boucchous s'exécuta et finalement l'armée maghrébine (Algériens et Marocains réunis) battit les Romains près de Cirta.

Mais, chose incompréhensible, au lieu de pousser leur avantage jusqu'à la victoire totale, nos soldats passèrent la nuit à chanter et à danser. Au lever du jour, ils étaient endormis, épuisés par les réjouissances. Cela permit aux Romains les vaincus de la veille, de les surprendre et d'en massacrer une grande partie.

Il est clair que, dans ce fâcheux événement, la part du hasard devait être moins grande que celle de Boucchous et de ses complices servant Rome habilement, sous un masque de patriotes.

Il va de soi que tout cela ne fit qu'encourager le roi du Maroc dans la voie de la trahison.

Il continua donc ses négociations avec les Romains. Sylla, lieutenant de Merius, lui promit l'amitié de Rome et une partie de l'Algérie, s'il consentait à trahir et à livrer Yougourtha.

Sa première réaction fut un refus. Réaction bien faible, puisqu'elle ne résista pas longtemps à la tentation de faire un bon marché. Mais il hésita un certain temps, se demandant quelle serait la solution la plus avantageuse pour lui : **livrer Yougourtha à Sylla ou Sylla à Yougourtha.**

La réflexion ne lui suffisait pas pour mûrir sa décision. Il faisait venir tour à tour les deux chefs pour discuter avec eux.

Débat cornélien entre le devoir et l'intérêt ? Supputation laborieuse des chances et des profits ? Nul ne sait.

En fin de compte, Boucchous opta pour la trahison.

Dans une rencontre avec Sylla, il arrêta les grandes lignes du complot. Il s'agissait d'attirer Yougourtha dans un guet-apens. Boucchous lui envoya un émissaire pour l'inviter à une réunion où seraient débattues les conditions d'une paix honorable.

Sans méfiance, Yougourtha vint au rendez-vous. Voici comment Salluste raconte la scène du guet-apens :

"Dès que le jour fut venu, informé de l'approche de Yougourtha, Boucchous avec quelques amis et Sylla, sort au devant du prince comme pour lui faire honneur et se place sur une éminence d'où il pouvait être vu très facilement des exécuteurs du complot. Yougourtha s'y rend aussi, accompagné de la plupart de ses amis et sans armes, selon la convention. Tout à coup, à un signal donné, la troupe sort de l'embuscade et enveloppe Yougourtha de toutes parts. Tous ceux de sa suite sont égorgés; il est chargé de chaînes et livré à Sylla qui le mène à Marius".

Entre la trahison de Boucchous et la trahison de

Sylla, il n'y a pas à choisir. Elles se rejoignent et se confondent dans le souverain mépris et le dégoût de l'honnête homme.

Avoir défié tous ses ennemis, bravé tous les périls et tenu longtemps en échec la formidable puissance de Rome et le talent de ses généraux, pour tomber ensuite désarmé dans une embûche, quelle douloureuse fin pour un noble guerrier ! Pourtant, le recours à d'aussi vils procédés, n'était-ce pas un hommage indirect à la vaillance de Yougourtha, demeuré invaincu jusqu'au bout ?

Yougourtha eût souhaité mourir en plein combat. Et, en ses derniers instants, il dut faire d'amères réflexions sur le danger de se fier à un misérable, fût-il un roi et un beau-père.

Les Romains n'avaient pas le caractère chevaleresque et humain d'un Alexandre le Grand, ou d'un chef arabe. Le malheur de leur adversaire ne désarma pas leur haine.

Vivant, même réduit à l'impuissance, Yougourtha paraissait redoutable, tant son prestige était grand. L'orgueil romain, maintes fois modifié et humilié, exigeait la mort de cet homme qui symbolisait l'indépendance du Maghreb. Et dans leur soif de vengeance, les Romains se montrèrent infâmes. Ils le jetèrent en prison. Après lui avoir, durant six jours, refusé toute nourriture, ils l'assassinèrent.

Ainsi mourut Yougourtha, héros national et martyr de la liberté.

La trahison ne paye pas.

Boucchous vit son royaume agrandi, mais asservi. On a vu qu'il s'entendait à tendre des pièges. Il n'en perdit pas l'habitude, au cours de ses dernières années. Fournisseur des cirques romains, il capturerait les grands fauves de l'Atlas.

Maîtresse de la plus grande partie du Maghreb,

Rome pratiqua longtemps l'avantageuse formule des rois fantoches. Ceux-ci étaient des hommes de paille, endossant les responsabilités et servant de point de mire à la haine populaire. Ingénieuse division du travail qui multipliait les profits de Rome et limitait ses risques.

Les premiers valets de cette espèce furent un traître, Boucchous et un idiot, Gauda. Ptolémée, fils de Juba II, fut le dernier de la série. Malgré son loyalisme à toute épreuve, il fut assassiné à Rome, sur l'ordre du monstrueux Caligula qui s'appropri ses biens (40 ans après J.C.).

C'était l'heure du gouvernement direct, de l'exploitation systématique du Maghreb, depuis le golfe de Gabès jusqu'à l'Atlantique. Quatre siècles d'oppression et de misère, durant lesquels, sous la protection des légions, les patriciens romains, maîtres des "latifundia", mirent au point l'art de faire suer le burnous.

CHAPITRE XI

LE MESSAGE DE YOUNGOURTHA

Malgré l'échec des braves et le cas pesant des légions romaines, l'espoir faisait corps avec la vie même.

C'est un grand malheur pour un peuple d'avoir été dépouillé, par les hasards de la guerre, de ses biens et de ses libertés.

Mais rien n'est perdu, s'il ne s'est pas résigné à la servitude, s'il garde en lui, toujours intacte et farouche, la volonté de reconquérir la maîtrise de ses destinées.

Le temps ni les œuvres ne sauraient légitimer un

pouvoir issu de la violence. Et, sans le consentement ou la lassitude des esprits, le triomphe des armes demeure précaire.

Chassée du sol, la liberté trouve dans les consciences une citadelle inviolable, d'où elle conteste au vainqueur la jouissance tranquille de son butin. La ferveur de tout un peuple la protège, offrant pour la servir ses trésors d'abnégation et de sacrifices, ses légions de héros et de martyrs.

Malgré son génie et son dévouement, Yougourtha n'avait pu assurer à son peuple une existence libre et heureuse. Mais son épopée ne fut pas vaine. Tombé en pleine lutte, il reste pour nous l'émouvant messager de cette grande espérance du cœur humain, qui se nomme liberté.

De génération en génération, de siècle en siècle, son message a été le credo du peuple, le mot d'ordre des patriotes.

Avaient-ils renoncé à la liberté, ces hommes du Sud ou de la montagne, qui jamais ne connurent le joug romain ? Et les rudes compagnons de Mazippa et de Tacfarinas, qui, au début de l'ère chrétienne, tinrent si longtemps en échec les forces de l'occupant ? Et les donatistes ? Et les circoncellions ? Derrière les schismes religieux, il y avait une révolte nationale.

Jamais le souvenir du grand chef ne s'effaça de la mémoire de ses compatriotes. Dans le jardin public de Sétif, on peut voir encore, gravé sur une stèle de l'époque romaine, le nom de Yougourtha donné à un enfant. Exemple touchant de la piété populaire.

Et, de nos jours, ce nom, mêlé à celui de Massinissa et de tant d'autres serviteurs du pays, se retrouve sur toutes les lèvres.

Si Yougourtha revenait au monde, il se réjouirait de constater l'étonnante jeunesse de son peuple et

de voir, comme jadis, le fellah tracer son sillon et semer la vie, en écartant avec dédain les inertes vestiges de l'orgueil romain. Et, dans l'âme des nôtres, il ne reste de ce douloureux passé qu'un mot vide de substance, une épave : "Roumane".

Triomphe de la vie. Je pense au symbolisme éloquent de ce phénomène naturel observé dans la région de Bougie : un frêle arbuste éventrant, par sa poussée continue, un mur romain aux lourdes pierres. Un jour, le vent aidant, le mur s'écroulera. Sensible au côté spectaculaire de l'événement, on oubliera l'effort lent et silencieux de l'arbuste opprimé.

Le message de Yougourtha nous propose la même leçon de ténacité. Il nous montre un homme parvenu au sacrifice suprême après une vie tendue vers un but unique, selon les voies les plus diverses. Intransigeant sur la fin, Yougourtha s'était montré d'une remarquable souplesse dans la recherche des moyens et des solutions : diplomate habile, entraîneur d'hommes et génial capitaine.

Comme la lutte pour la vie, la lutte pour la liberté ne souffre ni trêve ni repos. Conquérir d'abord, garder ensuite, lutter toujours. La continuité de l'effort exige droiture et adresse, fidélité à l'idéal, adaptation intelligente des moyens aux circonstances. Si grave et si pénible que soit un échec, il n'entraîne ni renoncement ni démission. Il impose un changement de tactique; la lutte continue.

Douze siècles après la mort de Yougourtha, un illustre Maghrebin, Mohammed Ibn Toumert, traduit cet impératif avec force, dans une maxime célèbre : "Quinconque parmi vous voit quelque chose de répréhensible doit le changer avec la main (par la force); s'il ne le peut, qu'il le fasse avec la langue (par la prédication); si c'est impossible, qu'il le fasse avec le cœur, c'est le minimum de la religion".

Un éloquent commentaire du précepte d'Ibn Tou-

mert, c'est la scène qui eut lieu dans les rues d'Alger le 4 juillet 1830 et que Camille Rousset nous rapporte en ces termes : "Si les gens d'Alger étaient pour les Français un spectacle, les Français ne semblaient en être un pour eux; on eût dit vraiment qu'ils ne s'apercevaient pas de leur présence. C'était cette dédaigneuse indifférence des vaincus qui étonnait les vainqueurs davantage. La dignité froide des races d'Orient, leur calme fataliste, inconnu à la vivacité française, l'irritaient comme une protestation insolente".

L'intransigeance de la foi et la ténacité de l'effort ne sauraient, à elles seules, emporter la décision. Si elles exaltent l'esprit de résistance, c'est au détriment de l'esprit d'initiative. Or dans la bataille pour la liberté, il ne suffit pas de tenir, il faut vaincre.

Sous l'influence d'une oppression séculaire, notre peuple est devenu plus apte à la défense qu'à l'attaque. Pareille disposition facilite l'usure de l'adversaire, sans offrir le moyen d'en finir avec lui. Incapable de conclure, l'opprimé risque de faire le jeu d'un tiers, d'un nouvel impérialisme qui intervient à point pour cueillir les fruits de son labeur. C'est la fable de l'arbuste et du vent. C'est l'exemple de nos ancêtres frustrés par l'intervention de Rome des libertés conquises sur Carthage agonisante.

Pour gagner la liberté, il ne suffit donc pas de défendre, il faut attaquer. Cela implique un changement de mentalité et de méthode. Si la défense fait appel essentiellement à l'enthousiasme et à la valeur individuelle, l'attaque exige la coordination des moyens selon un plan soigneusement étudié et mûri. Pour cela il importe de substituer la réflexion au réflexe, la technique de l'intelligence aux expédients de l'instinct de conservation.

Certes, pris individuellement, les soldats de Yougourtha n'avaient rien à envier aux Romains. Ils ne manquaient pas de bravoure, ils étaient même en-

thousiastes. Mais l'enthousiasme naît, grandit, s'enfle comme la tempête, puis, un jour, s'affaisse en un calme plat. La tension qu'il impose aux esprits limite sa durée. Comme toute force, il tient son efficacité de sa concentration en un point d'application judicieusement choisi. Diffus et inorganisé, il roule à la manière de nos torrents qui, après avoir commis quelques dégâts, achèvent leur carrière sans gloire dans l'immensité des mers.

Malgré le génie de Yougourtha, la bravoure et l'enthousiasme de son peuple s'étaient brisés contre la technique de Rome. Pour faire de cette force populaire l'instrument souple de la victoire, il manquait une solide organisation et des cadres appropriés. Supérieur à ses adversaires successifs, Yougourtha lutta seul durant de longues années, alors que Rome disposait d'un instrument de combat de premier ordre et de toute une équipe de généraux.

Cette nécessité primordiale de l'organisation s'impose davantage aujourd'hui en raison de la complexité croissante de la vie et du rôle grandissant de la technique. Certes le régime colonial s'oppose à la formation des élites et des cadres. Il n'en est pas moins vrai que la technique et l'organisation n'ont pas dans les esprits maghrébins la place qu'elles tiennent dans le monde moderne. Je n'en veux pour preuve que le tenace préjugé contre certains métiers tenus jadis pour serviles. Et que dire de ceux qui, aujourd'hui encore, se plaisent à opposer la sagesse à la puissance et les valeurs morales aux valeurs matérielles ? Jeu stérile et dangereux.

La confiance témoignée par Yougourtha à des traîtres comme Boumilcar et Boucchous a quelque chose d'humain qui se peut vérifier en tout temps et tout lieu. Mais ce n'est pas en cela qu'elle nous intéresse. Elle offre deux particularités dont la survivance anormale, chez beaucoup des nôtres, mérite d'être relevée : esprit de famille, intrusion du senti-

ment dans la conduite des affaires politiques.

Au cours des siècles, sous l'influence des conditions économiques, la structure de la famille s'est modifiée de manière à diminuer son volume et son rôle au profit de la communauté nationale. Chez nous, les dominations étrangères ont freiné cette évolution, donnant à nos institutions économiques et sociales une stabilité anachronique. La famille est encore en puissance et, souvent en fait, ce vaste groupement dont les membres soutiennent entre eux les relations habituelles : haine ou amour, solidarité ou rivalité, fidélité ou trahison. Mais tournée vers le dehors, elle devient un bloc dangereux par le nombre et l'appétit, un véritable trust de sentiments et d'intérêts dont la volonté de puissance s'affirme aux dépens du bien-être et des libertés populaires. Elle aboutit à cette féodalité terrienne qui, au Maghreb, semble avoir eu le sinistre privilège de l'exploitation, de l'oppression et de la trahison.

On parle de "grandes familles". "Monstrueuses familles" serait plus juste. Les grandes familles, ce sont celles qui, étroitement unies au peuple, ont servi fidèlement la cause nationale. Quant aux autres, leur soif de domination a sombré dans la servilité.

En 1830, l'Algérie était en pleine effervescence sociale et politique. Un peu partout, l'élan démocratique des masses populaires brisait les tyrannies locales. Dans l'espoir de maintenir ou de rétablir leur pouvoir, les féodaux se firent les auxiliaires de la conquête française. L'un d'eux, des plus connus, en fait l'aveu cynique dans une lettre adressée au haut commandement français en 1833 : Si vous voulez, dit-il que je vienne avec vous, envoyez-moi beaucoup d'argent pour acheter les chefs de tribu, et faites la guerre à la tribu Mezaïa pour la replacer sous mon autorité".

On comprend que le Coran ait dénoncé avec ri-

gueur cet impérialisme familial, source de trahison, ennemi de la religion et de l'indépendance nationale. On se rappelle, entre autres, la "sourate du fer" : "L'accroissement des biens et la multiplication des enfants est semblable à la pluie. Sa végétation plaît à ceux qui ne croient pas; puis elle se dessèche et tu pourras la voir jaunir, ensuite elle périt".

"Mais dans l'autre monde, c'est un supplice terrible".

Et la "sourate de Saba" dit plus simplement : "Ce n'est pas par vos richesses ni par vos enfants que vous vous rapprocherez de nous. C'est seulement celui qui croît et qui accomplit le bien". (Trad. Montet.)

Le désir de s'enrichir et d'avoir beaucoup d'enfants mâles correspond à la volonté de dominer ses semblables. D'une évidence sensible autrefois, ce trait de psychologie garde encore une certaine valeur.

Il va de soi que ces considérations sur l'impérialisme familial laissent hors de cause le principe même de la famille, mais appellent l'attention sur la nécessité d'une réforme qui fasse de la famille une cellule de corps social, non un Etat dans l'Etat. Ceux-là seuls refuseront à comprendre l'inéluctable devenir des institutions humaines, qui enveloppent la vie dans le linceul des tabous, qui s'enferment dans une sentimentalité aveugle.

L'homme n'a rayonné autour de lui-même, étendu son action sur les choses, qu'en substituant peu à peu dans sa conduite l'intelligence au sentiment et à l'instinct.

Le sentiment est absolu, tranchant et sommaire. Il conduit au rêve, aux divagations de l'imagination, à la contemplation béate d'un idéal lointain et inaccessible. Soucieuse de connaître la nature pour l'asservir, s'adaptant à une réalité complexe et mou-

vante, l'intelligence s'efforce de mettre en œuvre les moyens plutôt que de discours sur la fin.

Certes, on doit à la prépondérance du sentiment cette morale de la bonne foi dont la tradition musulmane souligne le caractère noble et chevaleresque. Mais, à moins de courir au suicide, qui songerait à jouer le Don Quichotte dans un monde où la ruse de l'homme transforme en pièges les difficultés des choses.

Il ne s'agit pas de se convertir au machiavélisme, mais d'avoir en toutes circonstances ce comportement vigilant qu'un philosophe appelle l'attention au réel et la vie.

Sous l'empire de l'imagination et du sentiment, l'homme n'est qu'une plaque sensible sur laquelle s'inscrivent les thèmes fugitifs de l'actualité. Dans l'attente d'un miracle, il assiste au déroulement des faits, spectateur impuissant, tour à tour exalté et déprimé par le flux et le reflux de ses désirs. Incapable d'utiliser les leçons du passé et de prévoir l'avenir, il se laisse balloter par les flots tumultueux d'un présent éphémère. Plus avide de sensation que de vérité, il se laisse impressionner par des apparences bruyantes et spectaculaires. C'est ainsi que le mal de dents est plus douloureux que telle maladie grave.

De déception en déception, cette tournure d'esprit conduit les masses au scepticisme et à l'indifférence.

Seule la raison nous enseigne le prix réel et la hiérarchie des choses. Pour juger sainement et agir efficacement, il importe de garder la tête froide et de considérer les événements dans leur succession et leurs rapports, sur la courbe d'une évolution qui dessine clairement les forces montantes de l'avenir à côté des phénomènes décadents.

La tâche essentielle de l'éducation politique est

de substituer, à la solution paresseuse et dangereuse d'une exploitation démagogique des réflexes et des sentiments, une discipline intellectuelle et morale qui mobilise et oriente toutes les énergies vers les objectifs qui mènent au but suprême.

Il n'est pas douteux que, chez beaucoup des nôtres, l'intelligence politique souffre de cette servitude que lui impose l'intrusion constante du sentiment. Le problème fondamental de l'union nationale s'en ressent gravement.

L'unité du Maghreb se présente sous un double aspect : solidarité des trois pays et, à l'intérieur de chaque pays, unité du mouvement national.

Le grand rêve de Massinissa et l'effort désespéré de Yougourtha n'eurent aucune suite.

La tentative de Yougourtha se produisit dans des circonstances difficiles. Il savait que l'opinion publique marocaine était pour lui. Mais comment faire pour rendre cette sympathie plus agissante ? Il avait le choix entre deux moyens : renverser Boucchous ou s'entendre avec lui. Certes, il eût été souhaitable, renouvelant l'exploit de Massinissa, de faire subir à Boucchous le sort de Syphax. Groupant tous les Maghrébins autour de lui, Yougourtha aurait alors multiplié ses chances de succès. Mais pour parvenir à cette fin, il aurait fallu courir le risque d'une lutte sur deux fronts, à un moment où la puissance de Rome était redoutable. Yougourtha ne manquait pas d'audace, mais la pression croissante des événements l'inclinait à choisir la solution la plus facile. Il était d'autant plus disposé à faire appel à Boucchous qu'il se leurrait sur la solidité des attaches familiales. Grave erreur de jugement qu'il paya de sa vie.

Avec la trahison de Boucchous, l'unité du Maghreb paraissait quitter le domaine de l'espoir pour entrer dans celui du rêve. Favorisé par la difficulté des communications entre les différentes provinces et

par la politique de Rome, le vieil esprit de clan pouvait se développer d'une façon dangereuse. Heureusement l'Islam vint, brisant toutes les barrières, donnant à l'unité nationale un sens plus large et plus vigoureux.

Grâce à l'Islam, l'unité du Maghreb allait trouver son expression grandiose dans l'empire des Almohades.

Le nom même des Almohades traduisait leur volonté d'éliminer tout particularisme de la vie religieuse et politique. Ils entendaient faire du Maghreb une grande communauté nationale attachée à l'idée du Dieu unique et sans associé. Fait remarquable, le fondateur du mouvement fut un Marocain, Mohamed Ibn Toumert; mais l'homme d'action, le réalisateur fut son lieutenant, l'Algérien Abdel Moumen. Et ce fut à l'appel des Tunisiens opprimés par les Normands de Sicile que la puissance almohade se mit en branle pour donner enfin corps au grand rêve d'un Maghreb libre et indivisible depuis la côte de l'Atlantique jusqu'au golfe des Syrtes.

Jamais le Maghreb n'avait brillé d'un tel éclat. Grâce à des souverains éclairés, l'Etat almohade fut longtemps le plus grand et le mieux organisé du monde occidentale. Un jour, il connut le déclin et le morcellement.

Il y avait malheureusement l'Espagne où les musulmans, en butte aux querelles intestines et à la pression des chrétiens, réclamaient sans cesse l'aide de leurs frères d'Afrique.

Certes, le souvenir des fastes et des splendeurs de l'Espagne musulmane a de quoi flatter les esprits soucieux de prouver que notre condition actuelle n'est pas le fait d'une infirmité congénitale. Mais il ne saurait nous faire oublier que l'Espagne fut le tombeau du Maghreb. Là-bas, s'en allaient mourir, sur les champs de bataille, des générations d'hommes hardis et généreux, qui manquèrent aux

heures décisives, pour encadrer le pays, renforcer son unité et sauvegarder son indépendance.

De cette hémorragie continue, le corps maghrébin sortit affaibli et anémié pour des siècles. Et le grand élan d'unité se brisa en une poussière de chapelles et d'Etats qui mirent en veilleuse la foi religieuse et le sentiment national.

Et, sur une longue période, se développe et se réalise le schéma moteur de la décadence : division, trahison, servitude.

Des potentats, dressés les uns contre les autres, ennemis de leur peuple, font appel au concours de l'étranger, s'entourent de milices chrétiennes. Le régime des capitulations, jadis expression du libéralisme musulman, devient la base d'une intrusion économique et politique.

Espagnols et Portugais s'installent sur les côtes du Maghreb. Est-ce la fin ?

Pas encore. L'intervention turque et l'action des corsaires retardent l'échéance, détruisent les présides espagnols et mettent en échec les différentes tentatives de débarquement.

Mais l'effort tenace et pacifique des trafiquants prépare l'avènement du soldat. Les hommes des comptoirs et des fondouks observent et suivent attentivement l'évolution de la situation intérieure par un or facilement gagné, ils constituent le réseau des complicité et des trahisons qui doivent faciliter l'entreprise finale. Sanson Napollon, le fameux animateur du Bastion de France (1) au XVIIe siècle, écrivait : "il est nécessaire de conserver les dites places sous couleur de négoce et de pêche du corail afin que le dessein de faire les dites conquêtes ne soit pas connu".

(1) Comptoir français créé au XVe siècle entre Bône et la Cale, et qui se maintint avec des fortunes diverses jusqu'en 1830.

La concurrence commerciale entre les différentes puissances européennes joue en faveur du Maghreb. Mais, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, le négoce marseillais conquiert le monopole des exportations algériennes et tunisiennes. Et Marseille y gagne une prospérité considérable.

Dans le même temps, Alger s'appauvrit, ce qui amène le Dey à prendre des mesures pour limiter les entreprises des capitalistes étrangers. Pour ceux-ci, il n'y a plus qu'un moyen de retrouver les fructueuses affaires d'autrefois : c'est la conquête d'Alger.

Au cours du dernier acte, l'action de la "cinquième colonne" n'est pas douteuse, bien que n'ayant pas de précisions à ce sujet. On sait pourtant qu'en débarquant à Sidi-Ferruch l'armée du général de Bourmont n'y trouva que quelques bergers et quelques canons de bois. Les canons de bois avaient été mystérieusement substitués à de vrais canons, trois mois avant le débarquement. Et les canons ne manquaient pas à Alger, puisque les

troupes françaises en ramassèrent deux mille. Et que dire de la panique opportunément semée parmi les troupes algériennes à la bataille de Staouéli ? Certains chefs soudoyés y étaient pour quelque chose, bien que l'histoire officielle soit muette sur cet épisode.

Le sort de l'Algérie laissa indifférents les souverains du Maroc et de la Tunisie. Egoïsme ou imprévoyance qui allaient coûter cher à nos frères du Maghreb.

Puissent ces considérations historiques rappeler à certains des nôtres l'importance primordiale de l'union en cette phase décisive de la lutte pour la liberté !

Il est affligeant de constater dans les trois pays du Maghreb une tendance à s'enfermer dans un

aveugle "quant à soi", à s'isoler, au mépris de l'histoire et des lois élémentaires de la stratégie. C'est faire preuve d'un réalisme à courte vue que de reléguer la solidarité maghrébine dans le domaine sentimental des déclarations de principe. Une meilleure connaissance des hommes et des faits en montreraient la nécessité actuelle et permanente.

Mais on ne peut guère s'étonner de cet état de choses quand, à l'intérieur des pays maghrébins, la Tunisie exceptée, on relève de regrettables dissensions entre les forces nationales.

Dans ce débat douloureux il ne s'agit pas de s'ériger en juge. Il ne s'agit même pas d'examiner le problème de l'unité sous tous ses aspects, mais de voir s'il est correctement posé.

En Algérie, il n'y a pas une voix discordante dans le chœur des appels et des protestations en faveur de l'unité. Mais le chœur est seul sur une scène sans acteur.

L'homme de la rue s'interroge. Il ne comprend pas que des frères désireux de s'entendre et de s'unir ne parviennent pas à se tendre la main et à marcher coude à coude.

Dans un pays libre, l'existence et la diversité des partis expriment l'existence et la diversité des classes sociales. Il est normal que chaque parti, se croyant l'unique détenteur de la vérité, se considère comme une fin, s'efforce d'élargir sa clientèle aux dépens des autres et de saisir le pouvoir. Il est normal que la rivalité des partis ne puisse souffrir que des alliances momentanés sur des programmes limités.

Mais, dans un pays opprimé, toutes les couches sociales, à des degrés différents, subissent le même joug. Il ne devrait y avoir qu'un but, qu'un combat, qu'un bloc de toutes les forces patriotiques. Il ne saurait être question du triomphe d'une classe sur

une autre, mais de l'union de toutes les classes pour briser leurs chaînes.

Nous l'avons déjà dit : l'unicité de la fin n'exclut pas une pluralité de moyens complémentaire. Au contraire, l'action y gagne en souplesse et en efficacité. C'est le seul moyen de mobiliser le maximum de forces et de donner à toute situation nouvelle une réponse appropriée. Dans la lutte, le diplomate et le technicien ne sont pas moins utiles que le militant.

Malheureusement, faute d'une tradition révolutionnaire, un mouvement jeune ne fait pas une distinction nette entre le but et les objectifs, entre le programme et la tactique. La diversité des tempéraments engendre des conceptions tactiques différentes et crée la dangereuse illusion d'une divergence fondamentale. C'est ainsi qu'au mépris de l'esprit national triomphe cette optique partisane qui fausse les données du problème de l'unité.

La masse des éléments de base, isolés ou organisés, se demande quel génie malicieux semble multiplier les chicanes sur le chemin de l'unité. Mais les sectateurs conscients vous disent avec un air désabusé : "L'unité ? Nous la voulons, mais sur quel programme ? Traduit en langage clair, cela veut dire : "L'unité ? nous la voulons, mais sur notre programme".

Cela signifie aussi que la volonté de puissance l'emporte sur la bonne volonté. Et toute tentative de rapprochement n'est que comédie quand chacun ne rêve que d'élargir sa clientèle aux dépens d'autrui : on fait une concession platonique à l'opinion publique et l'on tâte les forces de l'adversaire. Chacun enregistre l'échec avec soulagement et retourne à ses besoins particulières.

On sait bien pourtant que l'entente ne peut surgir du néant, mais des sacrifices communs. A dire le

vrai, il y a dans cette attitude partisane une double méprise.

Est-il juste de subordonner l'entente à l'établissement d'un programme commun ?

Certes, dans un pays libre, sous le régime de la lutte sociale, les rapports des partis sont caractérisés par la concurrence et la défiance. Une action commune n'est possible que pour un objectif précis et limité, dans le cadre et selon les normes d'un programme commun préalablement défini.

Mais dans un pays opprimé, la lutte n'est pas sociale elle est nationale. Elle requiert l'union étroite et durable de toutes les forces patriotiques. Elle ne saurait donc se contenter d'une alliance lâche, à la merci des événements ou de l'humeur changeante des partis et des hommes. Elle se déroule dans les conditions si dures qu'il serait difficile d'en prévoir exactement le terme. Le rassemblement qu'elle exige doit donc, d'une certaine manière, absorber les partis.

S'agit-il d'aboutir à l'unité par la synthèse des différentes tendances ?

L'unité par voie de synthèse serait impossible si elle n'avait pour matière des éléments hétérogènes. Il faut donc qu'elle soit à la fois principe et fin. Elle existe déjà. Il ne s'agit pas de créer ni même de la construire, mais de l'organiser pour la rendre expressive et agissante. Le tort des partis, c'est de se considérer comme des Etats souverains, en dehors desquels il n'y aurait plus rien, alors qu'ils ne sont que la représentation partielle d'une grande communauté nationale.

Travailler pour l'unité, c'est reconnaître l'existence de cette communauté. Et cette reconnaissance entraîne une double conséquence. Le problème primordial n'est plus l'établissement d'un programme commun, mais l'encadrement de la

communauté dans un vaste mouvement qui assure à chacun une place équitable et un rôle utile. En outre, pour rapprocher davantage les esprits et pour les orienter dans le même sens, il est nécessaire de cultiver et de renforcer les liens fraternels qui les unissent.

Le problème de l'unité se pose donc, en pays opprimé, d'une façon toute particulière. Il faut, comme disent les mathématiciens, supposer le problème résolu. S'unir d'abord, élaborer ensuite un programme commun. L'entente sera facilitée par le fait que les uns et les autres, étant embarqués, pourront difficilement reculer; leur fraternité deviendra la source de concessions réciproques.

Mais quand le sentiment de fraternité est absent ou défaillant, la rivalité et la division apparaissent à la suite de la défiance. La trahison relève la tête avec insolence. Et les partis nationaux, s'abandonnant à une concurrence effrénée, oublient, dans une surenchère démagogique, leur but commun et leur ennemi commun.

Le jeu de l'opresseur est alors d'une étonnante simplicité. Maintenir les partis dans la division et les affaiblir. Empêcher la concentration de leurs forces, soit par l'union, soit par le développement de l'un aux dépens de l'autre. Frapper l'un et discréditer l'autre par un simulacre de bienveillance.

Alors chacun pourra se répéter ce proverbe tchèque "Si tu ne veux pas avoir ton frère pour frère, tu mérites d'avoir ton ennemi pour seigneur".

Seules la fraternité et l'union pourront mettre fin à ces manœuvres et placer, d'une manière sûre, la communauté nationale sur le chemin de la liberté.

Méconnaître la nécessité et l'urgence de l'union, c'est demeurer sourd à l'appel de nos grands morts et aux vœux d'un peuple unanime. Qui oserait assumer une si lourde responsabilité ?

Par leurs réticences, les stratèges des partis offensent le sens patriotique et défient le sens commun. Prisonniers de leurs systèmes, ils tournent dans le cercle infernal sous l'œil vigilant de l'oppressur.

Authentiques héritiers des soldats de Yougourtha et d'Abdelkader, des compagnons d'Okba et d'Ibn Toumert, nos rudes fellahs ont, eux, fort bien compris la grande leçon de notre histoire. Leur regard, terni par des épreuves séculaires, brille d'une flamme ardente quand on leur parle d'union et de fraternité.

Puisse cette flamme éclairer et guider ceux qui ont charge d'armes ! Puisse-t-elle les inspirer alors qu'il est encore temps !

Il est vrai que certains esprits se consolent aisément de cet état de choses. Ils pensent qu'en cas de danger le bloc se formerait tout seul. Consolation illusoire. On oublie que le danger ne fait que rendre plus sensible une menace permanente. Pour promouvoir un idéal, un réflexe de défense ne suffit pas, il faut une action patiente, méthodique et progressive.

Que voudrait une union hâtivement forgée et imposée par les circonstances ? Pour réaliser l'unité de vue et d'action et la coordination des moyens, il faudrait l'élimination préalable des obstacles psychologiques. Œuvre laborieuse qui doit compter avec le facteur temps.

En définitive, le moment est venu de choisir entre l'esprit de parti et l'esprit national. Entre la division et l'unité. Entre la servitude et la liberté.

Il y va du salut commun.

La réponse n'est pas douteuse. Elle est inscrite dans l'effort millénaire de notre peuple pour reconquérir et garder la maîtrise de ses destinées. C'est

elle qui donne tout son sens au message de nos
héros et de nos martyrs union et liberté.



WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

TABLE DES MATIERES

Préface 7

CHAPITRE I

Le pays d'Amazir 11
a) La Terre 11
b) L'Homme 14

CHAPITRE II

Carthage ou le cancer impérialiste au flanc du
Maghreb 21

CHAPITRE III

La lutte des patriotes tunisiens contre l'impérialisme
carthaginois 27

CHAPITRE IV

Les guerres puniques 33

CHAPITRE V

Massinissa, l'Afrique aux Africains ! 37

CHAPITRE VI

Miscipsa et l'unité protectrice de Rome..... 51

CHAPITRE VII

Yougourtha, fils du Maghreb 55

CHAPITRE VIII

La lutte pacifique pour l'indépendance du Maghreb 63

CHAPITRE IX

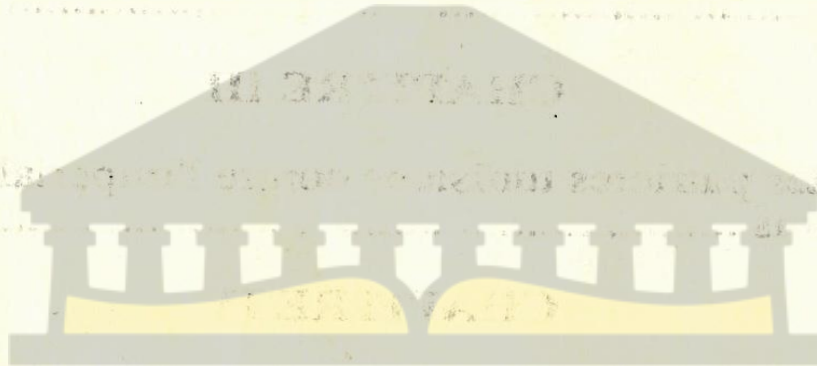
La guerre sainte contre l'impérialisme romain 71

CHAPITRE X

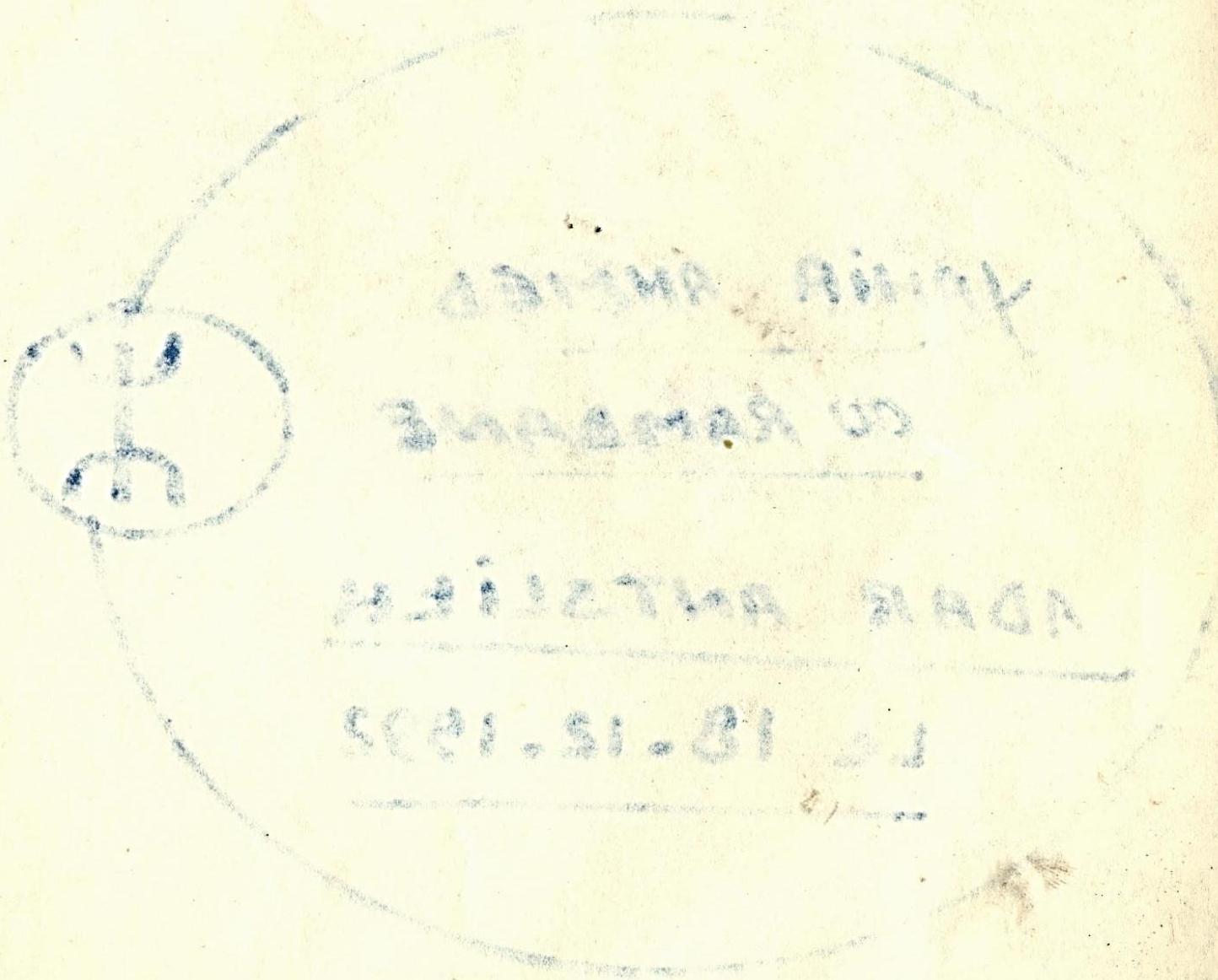
La trahison de Boumilcar et de Boucchous 77

CHAPITRE XI

Le message de Yougourtha 89



WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



YAHIA AHMED
CO. RAMADAN
ADAR AMTALIA
18.12.1992

YAHIA AHMED

OU RAMDANE

ADAR ANTSLI EH

Le 18-12-1992



Achévé d'imprimer sur les presses de Serra-GRAPHIC - 1992
42, Colonel Amirouche Rouiba - ALGERIE
Route de K.E.Kechna Sbaât - Rouiba - Algerie

Déjà en 1947, Abdelkader MIMOUNI, fondateur des Editions Algériennes EN-NAHDHA publiait cet ouvrage ô combien important et très à propos de Mohamed-Cherif SAHLI. En voici quelques extraits édifiants :

... Sur ses autres frontières, notre pays, malgré toutes les invasions, a su se fermer aux influences étrangères et sauver son originalité propre.

... " Les Numides, ne peuvent être enchaînés ni par la crainte ni par les bienfaits".

... La femme maghrébine, gardienne de nos traditions nationales, a toujours participé, parfois les armes à la main, à la défense de sa patrie menacée.

... Eclipsé par un destin contraire, le grand rêve de Massinissa demeurait vivace dans les cœurs. Repris par Yougourtha, il fut à travers les siècles et il reste la charte éternelle du mouvement national maghrébin.

... Mais dans un pays opprimé, la lutte n'est pas sociale elle est nationale. Elle requiert l'union étroite et durable de toutes les forces patriotiques.

... Et les partis nationaux, s'abandonnant à une concurrence effrénée oubliant, dans une surenchère démagogique, leur but commun et leur ennemi commun.

... Alors chacun pourra se répéter ce proverbe tchèque " : Si tu ne veux pas avoir ton frère pour frère, tu mérites d'avoir ton ennemi pour seigneur".

L'Editeur